

LES COLONIES SCOLAIRES DE VACANCES EN LORRAINE

THÈSE

présentée et soutenue publiquement le Mardi 18 Juillet 1911

POUR OBTENIR LE GRADE DE
Docteur en Médecine

PAR

WAGNER, Paul

né le 12 Mai 1884, à Bar-le-Duc (Meuse)

EXAMINATEURS DE LA THÈSE	{	MM. HAUSHALTER, professeur .	<i>Président.</i>
		GROSS, professeur	{ <i>Juges.</i>
		MICHEL, agrégé.	
		LUCIEN, agrégé.	

**Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites
sur les diverses parties de l'enseignement médical**

BAR-LE-DUC
IMPRIMERIE COMTE-JACQUET, FACDOUEL, Dir.
58, Boulevard de la Rochelle, 58

1911



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547422_0038

LES COLONIES SCOLAIRES

DE VACANCES

EN LORRAINE

THÈSE

présentée et soutenue publiquement le Mardi 18 Juillet 1911

POUR OBTENIR LE GRADE DE

Docteur en Médecine

PAR

WAGNER, Paul

né le 12 Mai 1884, à Bar-le-Duc (Meuse)



EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. HAUSHALTER, professeur . *Président.*

GROSS, professeur

MICHEL, agrégé. } *Juges.*

LUCIEN, agrégé. }

**Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites
sur les diverses parties de l'enseignement médical**

BAR-LE-DUC

IMPRIMERIE COMTE-JACQUET, FACDOUEL, Dir.

58, Boulevard de la Rochelle, 58

1911

FACULTÉ DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY

Doyen : M. GROSS, O *, I Q.

Assesseur : M. WEISS, *, I Q.

Professeurs honoraires : MM. BEAUNIS, *, I Q, NICOLAS, I Q, PRENANT, *, I Q,
BERNHEIM, O *, I Q.

Professeurs :

Clinique chirurgicale.	M. GROSS, O *, I Q.
Physique médicale.	M. CHARPENTIER, *, I Q.
Médecine opératoire.	M. CHRÉTIEN, I Q.
Clinique chirurgicale.	M. WEISS, *, I Q.
Chimie médicale et toxicologie.	M. GARNIER, I Q.
Clinique médicale.	M. SPILLMANN, I Q.
Clinique obstétricale et Accouchements.	M. A. HERRGOTT, *, I Q.
Hygiène.	M. MACÉ, I Q.
Clinique médicale.	M. SCHMITT, I Q.
Physiologie.	M. MEYER, I Q.
Pathologie gén. et Pathologie interne.	M. SIMON, I Q.
Histoire naturelle médicale.	M. VUILLEMIN, I Q.
Clinique ophtalmologique.	M. ROHMER, I Q.
Médecine légale.	M. PARISOT, I Q.
Clinique des maladies des enfants.	M. HAUSHALTER, I Q.
Histologie.	M. BOUIN, I Q.
Anatomie descriptive.	M. ANCEL, A Q.
Anatomie pathologique.	M. HOCHÉ, I Q.

Professeurs-adjoints :

Clinique d'électrothérapie (1).	M. GUILLOZ, I Q.
Pathologie externe.	M. VAUTRIN, I Q.

Chargés de Cours complémentaires :

Clinique des maladies des vieillards.	M. ETIENNE, I Q, agrégé libre.
Clinique des maladies syphilitiques et cutanées.	M. L. SPILLMANN, A Q, agrégé libre.
Accouchements.	M. SCHUHL, I Q, agrégé libre.
Clinique d'orthopédie (1).	M. FROELICH, I Q, agrégé libre.
Clinique d'oto-rhino-laryngologie (1).	M. JACQUES, I Q, agrégé libre.
Clinique des voies urinaires (1).	M. ANDRÉ, I Q, agrégé libre.
Clinique des maladies mentales.	M. PARIS, I Q.
Cours de médecine opératoire.	M. MICHEL, A Q, agrégé libre.
Thérapeutique et Matière médicale.	M. ZILGIEN, I Q, ag. lib., ch. du cours.

Agrégés en exercice

MM. GUILLOZ, I Q.	MM. COLLIN, A Q.	MM. BUSQUET.
LAMBERT, I Q.	DUFOUR, A Q.	LUCIEN, A Q.
RICHON, A Q.	SENCERT, A Q.	BINET.
G. GROSS, A Q.	ROBERT, A Q.	PERRIN.
FRUHSCHOLZ, A Q.		

Agrégés libres

MM. REMY, A Q, FÉVRIER, O *, I Q, ETIENNE, I Q, ZILGIEN, I Q, FROELICH, I Q, SCHUHL, I Q, JACQUES, I Q, ANDRÉ, I Q, MICHEL, A Q, L. SPILLMANN, A Q.

M. F. LAMBERT DES CILLEULS, *, M. I Q, Secrétaire.

(1) Fondation de l'Université.

L'Université a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ni les approuver ni les imputer.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MA SŒUR

A TOUS LES MIENS

A MADAME

ET A MONSIEUR LE DOCTEUR FICATIER

INSPECTEUR DÉPARTEMENTAL D'HYGIÈNE,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

A TOUS MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Professeur HAUSHALTER

PROFESSEUR DE CLINIQUE INFANTILE

A Monsieur le Professeur GROSS

PROFESSEUR DE CLINIQUE CHIRURGICALE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

A Messieurs les Professeurs agrégés MICHEL,

RICHON et LUCIEN

AVANT-PROPOS

Au moment de franchir le seuil de cette nouvelle vie, qui va désormais être la nôtre, celle de soulager et de consoler les misères physiques et morales, tâche difficile, pour l'accomplissement de laquelle il nous sera doux de nous appuyer bientôt sur une affection dévouée, nous voulons jeter un coup d'œil en arrière, et remercier du plus profond du cœur, tous ceux qui ont contribué à nous mettre en mains les armes nécessaires pour envisager avec calme l'avenir !

Notre première pensée de reconnaissance va au foyer familial où nous avons eu sous les yeux de continuels exemples de droiture et de bonté, et vers de dévoués amis qui ont remplacé pour nous, par leur sollicitude constante, un père trop tôt ravi à l'affection des siens.

Nous remercierons ensuite tous nos distingués professeurs du lycée de Bar-le-Duc, qui contribuèrent dans une large mesure à ouvrir notre esprit, vers les horizons, pleins d'attraits, de la science et de la littérature.

Puis nous adresserons l'assurance de notre res-

pectueux dévouement à nos excellents chefs du 94^e de ligne, le vaillant régiment auquel nous nous faisons un honneur d'appartenir comme officier de réserve: en toutes circonstances ils se montrèrent d'une amabilité extrême envers nous.

Enfin au titre d'élève de la Faculté de médecine de Nancy, nous nous permettrons d'assurer à tous nos maîtres notre profond respect et notre sincère reconnaissance pour l'enseignement tant théorique que pratique, qu'ils nous ont prodigué pendant nos années de scolarité.

Que M. le Doyen Gross, qui a bien voulu s'intéresser à nous dans le cours de nos études, et qui nous a donné une nouvelle preuve de sympathie en acceptant de faire partie de notre jury de thèse, reçoive ici nos sincères remerciements pour ses excellentes leçons au lit des malades, où il cherchait à nous apprendre à formuler un diagnostic précis, et après chacune d'elles, comme nous admirions sa maîtrise opératoire!

Que M. le Professeur Haushalter, qui nous a fait l'honneur d'accepter la présidence du jury de notre thèse, sache bien que nous garderons un profond souvenir de ses cliniques du Pavillon Virginie Mauvais, si riches en enseignement fécond: nous les avons toujours suivies avec beaucoup d'intérêt, et à côté de la science du Professeur, nous avons pu apprécier sa grande bonté envers les petits malheureux qui constituent la clientèle de son service.

Nous n'oublierons pas non plus les savantes leçons reçues à la Maternité, et que M. le Professeur

Herrgott sait rendre si captivantes par des anecdotes pleines d'à propos, et qui fourmillent de traits d'esprit et du meilleur aloi.

M. le Professeur Frœlich, qui s'est toujours montré très bienveillant à notre égard, peut être convaincu que nous garderons un souvenir durable de ses intéressantes cliniques de chirurgie infantile.

Que MM. les Professeurs Vuillemin, Simon, Chrétien, Vautrin, Hoche, Schühl, dont nous avons suivi très assidûment les excellentes conférences à la Faculté, présentées toujours sous une forme impeccable, soient assurés que c'est avec un réel plaisir que nous écoutions leurs leçons, véritable régal littéraire et dont nous aimions à profiter pour notre instruction future.

Nous nous permettrons encore de dire à MM. les Professeurs Weiss, Spillmann, Rohmer, André, Fröhinsholz, Lucien, que nous nous efforcerons de nous montrer dignes des excellents maîtres qu'ils ont été pour nous.

Que MM. les Professeurs G. Gross, Richon, Sencert, Perrin et MM. les Docteurs Thiry et Goepfert veuillent bien croire aussi à notre sincère gratitude, pour les connaissances précieuses qu'ils nous ont fait acquérir.

Enfin, il est un de nos maîtres de la Faculté, auquel nous avons voué une grande reconnaissance, c'est M. le Professeur Michel, notre très distingué compatriote; il a bien voulu nous guider de ses utiles conseils, en maintes circonstances, pendant nos études, et nous a toujours fait le plus aimable accueil.

Qu'il en soit convaincu : c'est de grand cœur que nous lui offrons ici l'hommage de nos respectueux sentiments, avec nos remerciements bien sincères.

Dans un autre ordre d'idées, nous prions nos camarades et amis, avec lesquels nous avons passé d'agréables instants de croire à notre vif attachement : en particulier MM. les Docteurs Marcel Joyeux et H. Pierre, pour la franche et loyale amitié, dont ils ne se sont jamais départis à notre égard.

Enfin nous tenons à remercier toutes les personnes dont l'obligeance nous a permis de réunir les documents nécessaires pour mener à bonne fin notre travail : Madame G. Frank-Puaux (Paris), Mademoiselle Géhin (Bar-le-Duc), M. le Docteur Ficatier (Bar-le-Duc), M. Morelle (Commercy), M. le Professeur Le Monnier, MM. Cleisz, Emile Weill, Roger Bertin, Steinheil, Aubry (Nancy), M. Léon Schlosser (Epinal), M. Géhin (Gérardmer).

LES COLONIES SCOLAIRES DE VACANCES

EN LORRAINE

INTRODUCTION

Nous sommes au soir d'une bataille. La lutte a été acharnée et sans pitié. De partout, s'élève une clameur confuse : elle est faite de cris de souffrance, de sanglots, de râles de moribonds. La mort est là, qui guette sa proie, elle ne veut rien épargner.

Une des deux armées en présence est sur le point de lâcher pied, elle a subi des pertes énormes : sa situation est critique.

Mais soudain, elle reprend courage : voici qu'à l'horizon, apparaît une armée de renfort, puis une autre encore, de tous côtés, surgissent de nouveaux combattants. La lutte a changé de face, la confiance renaît, et malgré un suprême effort, l'ennemi voit se transformer en déroute son succès du début de l'action.

La victoire a souri à ceux qui n'ont pas désespéré malgré tout, elle a récompensé leur ténacité et leur ardeur, grâce surtout aussi à l'aide efficace prêtée

par tous ces soldats amis, venus à temps dans la mêlée.

Mais, nous direz-vous, c'est un nouveau Marengo, que vous avez retracé à grands traits, et où avez-vous conduit votre spectateur ?

En notre bonne Lorraine, et notre champ de bataille est celui de la vie quotidienne. Les redoutables vainqueurs du début de l'action sont tous ces fléaux, nos ennemis de chaque jour : la tuberculose, l'alcoolisme, la mortalité infantile, l'anhygiène sous toutes ses formes (qu'il nous soit permis d'écrire ce mot barbare, qui ne l'est peut-être pas encore assez pour qualifier la chose), les préjugés et les pratiques déplorables concernant l'alimentation et l'allaitement des jeunes êtres, voilà, d'une part, avec combien d'autres brigades moins importantes en nombre, mais en possession de terribles armes destructrices, quels étaient les composants des corps d'armée d'un parti.

L'autre alignait des bataillons de futures jeunes mères, brisées par la fatigue de dures journées de travail à l'atelier, des bataillons de jeunes accouchées usant, lamentables, leurs forces, à peine rétablies, à l'ouvrage nécessaire pour les faire vivre ; puis, c'étaient encore les bataillons de ces pauvres petits êtres chétifs, vagissant dans leur berceau, et réclamant en vain le sein d'une nourrice se dérobaient à ses devoirs maternels ; c'étaient, toujours, les bataillons d'autres petits êtres auxquels une nourriture mal comprise, frelatée souvent, et déplorablement distribuée, arrachait des cris de souffrance ; puis,

c'étaient encore d'autres bataillons comprenant de jeunes garçons et de jeunes fillettes, que la vie quotidienne, dans des mansardes obscures, où n'entre jamais le soleil, avait étiolés ; et encore la foule immense des autres, fils ou filles du peuple, manquant de soins, ayant sous les yeux les pires exemples, et victimes, toutes désignées, des ennemis insatiables, qui guettent.

Ne croyez-vous pas que les chances de succès étaient bien incertaines pour cette triste armée, et pourtant elle a triomphé !

C'est que, sous le double étendard de la Charité et de la Fraternité, sont entrées en lice pour la secourir, ces vaillantes et braves armées, ayant à leur tête des généraux d'élite, dévoués corps et âme au succès de la grande cause : la survivance éternelle de la race toujours plus forte et plus belle !

Ces armées comprenaient :

Les œuvres d'assistance de la femme enceinte, des sociétés privées d'assistance maternelle, des refuges ouvroirs pour femmes enceintes et filles mères.

Des œuvres d'assistance à l'accouchée : maternités, assistance à domicile (Briey).

Hospitalisation de la mère après l'accouchement. Secours à domicile de la femme ayant accouché : œuvre de la Maternité (Nancy. Professeur Herrgott), œuvre d'assistance des dames républicaines (Nancy).

Puis les gouttes de lait (Nancy), œuvres du Bon Lait (Bar-le-Duc).

Les œuvres de cantine scolaire (Nancy, Bar-le-Duc, Commercy, Toul).

Les colonies scolaires de vacances (Nancy, Bar-le-Duc dont dépendent celles de Commercy et de Verdun, Epinal).

Nous joindrons encore à cette énumération les œuvres d'habitation à bon marché (Bar-le-Duc, Nancy, Lunéville).

Les jardins ouvriers pour adultes et enfants, ou Mutualité forestière (Nancy, Dieulouard).

Les œuvres municipales ou privées de promenades scolaires de vacances ou œuvres de grand air (Nancy, Bar-le-Duc).

Voilà notre belle armée de renfort, si utile à nous autres médecins, spectateurs actifs, mais combien de fois impuissants contre l'armée de la Mort !

C'est l'étude de l'une de ces merveilleuses troupes lorraines, et non des moindres, que nous nous proposons d'exposer maintenant dans ses détails :

Les colonies scolaires de vacances en Lorraine.



PREMIÈRE PARTIE
MONOGRAPHIES DES ŒUVRES
DE COLONIES
SCOLAIRES LORRAINES

CHAPITRE PREMIER
LEUR ORIGINE

D'abord, qu'est-ce au juste, qu'une œuvre de colonie scolaire de vacances ? C'est une œuvre qui se propose d'envoyer respirer l'air pur de la campagne, vivre la vie des champs, et cela pendant un laps de temps plus ou moins variable (en moyenne trois à quatre semaines), des enfants chétifs, malingres, tous les candidats à la tuberculose et à la dé-

chéance physique, appartenant à des familles ouvrières des villes et placés dans de mauvaises conditions de vie quotidienne.

Prévenir la maladie chez l'enfant, préparer à celle-ci un terrain réfractaire, telle est la grande idée directrice de l'œuvre.

Comme toutes celles qui se donnent pour mission d'entamer courageusement la lutte contre les préjugés en cours, qui veulent établir un état de choses nouveau et remonter le courant de l'indifférence sociale, elle a rencontré au début beaucoup de scepticisme et de doute sur son utilité médicale. Nous nous hâtons de dire que le bon sens a vite repris le dessus, fortifié rapidement par les résultats remarquables et durables acquis chaque année.

Qu'il nous soit permis d'ouvrir une parenthèse pour un fait personnel, car, si nous osons parler des bienfaits réels de ces œuvres et que nous en sommes si intimement convaincus, c'est un peu par expérience. Dès notre plus tendre enfance, il nous a été donné d'aller passer régulièrement nos vacances à la campagne dans un coquet village des bords de la Meuse, et à la rentrée d'octobre, au lycée, nous constatons une augmentation très sensible du poids de notre corps ainsi que de notre taille, par rapport au temps écoulé. Nous sommes arrivés, sans grande fatigue d'esprit, à cette conclusion fort simple que ce qui nous réussissait si bien à nous, écolier citadin, devait aussi bien convenir à nos autres petits camarades de la ville : c'est là une conviction qui n'a fait que s'accroître avec l'âge.

De ces mois de vacances passés à la campagne et, nous aurons l'occasion d'insister plus tard sur ce point, il nous est resté aussi un amour très vif pour la terre et les choses de la nature : nous avons appris là à aimer la rude

vie de nos paysans lorrains, si travailleurs et au cœur excellent : ce sont des souvenirs durables dont nous garderons l'empreinte.

Le premier, en France, semble-t-il, qui ait eu l'idée d'organiser des colonies scolaires de vacances est un conventionnel du nom de Portiez. En 1795, il faisait paraître une brochure intitulée : « Des voyages, et de leur utilité dans l'éducation ».

« Il est un moyen, écrivait-il, de développer les facultés morales et intellectuelles de la jeunesse, de former le cœur, de fortifier le corps, qui me paraît réunir l'avantage de tous les autres : les voyages. Quelle impossibilité y aurait-il à ce que dans les beaux jours, une école même tout entière se portât à la campagne ? »

La Convention décréta après lecture du mémoire de Portiez, que les enfants des écoles des villes seraient envoyés par groupes faire des voyages et excursions dans les campagnes. Malheureusement, ce décret n'eut pas d'application pratique ; les événements extérieurs se précipitaient et à cette époque héroïque, la grande assemblée eut son attention retenue par les périls qui menaçaient la France : il s'agissait avant tout d'assurer la vie de la Nation et le triomphe des grandes idées nouvelles. Pourtant, dit M. le Dr Rœderer, dans une remarquable conférence faite sur les colonies de vacances, à l'Union des Femmes de France (groupement de Paris), les élèves de l'Ecole centrale de l'Eure prennent part à un voyage collectif régional en l'an VIII et IX.

En 1868, ajoute ce même conférencier, le père Captier, directeur de l'ancien collège d'Arcueil, organise des caravanes de vacances qui eurent une grande vogue alors et un légitime succès.

Mais c'est à un étranger, M. le Pasteur Bion, de Zurich,

que revient l'honneur d'avoir réalisé d'une façon pratique la première colonie scolaire de vacances. En 1876, il emmena avec lui, à Pragen, dans l'Appenzel, des groupes d'écoliers qu'il logea chez des paysans. Les résultats qu'il obtint, aussi bien matériels que moraux, furent tels qu'il renouvela les années suivantes son essai, et depuis, cette institution eut un retentissement énorme, et l'exemple fut vite suivi partout.

A Paris, en 1881, furent créées les deux premières œuvres françaises, l'œuvre des Trois Semaines, fondée par M. le Pasteur Lorriaux et l'œuvre de la Chaussée du Maine, par Mesdames Edmond de Pressensé et Louise d'Eichthal, grâce à un don généreux d'un grand-père alsacien M. Sthealing, à l'occasion de la naissance de sa petite-fille. Cette dernière œuvre est actuellement dirigée avec autant d'autorité que de talent, par Madame Gabrielle Frank-Piaux. C'est assurément une des plus importantes qui existent en France et elle doit son légitime succès au dévouement sans borne et au grand cœur de sa très distinguée présidente.

En 1891, M. le Pasteur Louis Comte créait à St-Etienne l'œuvre stéphanoise des Enfants à la Montagne, qui a pris aussi une grande extension.

Les mairies de Paris suivirent l'exemple, et bientôt des œuvres similaires furent fondées dans de nombreux arrondissements.

Le mouvement a pris alors une grande extension dans toute la France, l'opinion publique était gagnée à la cause par des articles de journaux, des conférences, et actuellement, il n'est pas de grandes villes qui ne subventionnent pas une ou plusieurs de ces œuvres.

C'est en 1897, que pour la première fois, en Lorraine, il est fait mention d'œuvres de colonies scolaires de vacances.

A cette date, M. le Pasteur Cleisz organisait l'œuvre de la Colonie de Vacances de l'Eglise réformée de Nancy.

Puis en 1901, M. le Docteur Ficatier (de Bar-le-Duc) sous les auspices de la Ligue meusienne contre la Tuberculose (dont il est, d'ailleurs, aussi le fondateur) créait l'œuvre meusienne des colonies de vacances.

En 1903, Nancy voit éclore deux nouvelles œuvres, la colonie scolaire de vacances de M. le Professeur Le Monnier et l'œuvre israélite des colonies de vacances de M. Emile Weill.

En 1904, c'est à Epinal : la colonie scolaire de vacances fondée par la Jeunesse Vosgienne, ayant pour président M. Léon Schlosser.

Puis à Nancy, l'œuvre municipale des colonies de vacances, sous la haute direction de M. le Professeur Beauchet, maire, et de M. le Professeur Chrétien, adjoint.

Et encore l'œuvre de la colonie de vacances de l'Imprimerie Berger-Levrault, spéciale aux enfants des ouvriers.

En 1906, toujours à Nancy, fut créée l'œuvre catholique du Sacré-Cœur, par un comité de Dames, et un an plus tard l'œuvre de la colonie scolaire de Sion par MM. Benoit-Gény et Roger Bertin.

L'élan était donné, et sur tous les points du territoire surgissaient de nouveaux défenseurs pour la grande croisade de préservation de l'enfance. On a coutume de répéter, à juste titre, certes, que la France se dépeuple; il est bon que de vaillants citoyens se dévouent pour le plus grand bien du pays et cherchent à lui conserver le plus d'enfants possibles. Si le nombre des naissances diminue malheureusement chez nous chaque année, efforçons-nous, tout au moins, de lutter contre le mal en diminuant le nombre des décès. Les œuvres de colonies scolaires de vacances sont d'une grande utilité dans cette lutte ouverte

pour la conservation de l'enfance saine et l'abaissement de la mortalité infantile.

Aussi est-ce avec fierté, que nous saluons toutes ces belles œuvres, créées sur le sol fécond de notre Lorraine. En composant cette étude, nous n'avons pas eu la prétention d'inventer quelque chose ; le but que nous nous proposons est beaucoup plus modeste : faire connaître simplement nos œuvres lorraines et montrer que sur ce terrain, comme sur bien d'autres, nous ne nous sommes pas laissés devancer, quand il s'agissait de faire du bien et de combattre au nom de la Science et de l'Humanité !

CHAPITRE DEUXIÈME

MEURTHE-ET-MOSELLE

Colonie de vacances de l'Eglise réformée de Nancy

Cette œuvre fut fondée en 1897 par M. le Pasteur Cleisz.

Le premier envoi d'enfants fut fait dans la vallée de la Celles dans les Vosges, jolie vallée pleine d'attrait et de fraîcheur, resserrée entre deux chaînes de montagnes couverte de forêts de sapins et arrosée dans toute sa longueur par la Plaine, ruisseau aux eaux claires qui vient du Donon.

L'essai était modeste : il ne comprenait que douze enfants, âgés de huit à treize ans et appartenant à la religion réformée. C'était là plutôt, dans la pensée des fondateurs, une expérience à faire avant d'entreprendre une œuvre plus étendue.

Le système adopté par les personnes qui s'occupaient du fonctionnement de la colonie était celui du placement familial : les enfants étaient confiés à des familles de paysans. Une surveillante, parfois deux, réunissait les jeunes colons dans la journée, pour leur faire faire des promenades-causeries.

Les résultats obtenus les premières années ne furent pas très encourageants : les fermiers, chez qui étaient

placés les enfants, avaient été mal choisis. Ils n'étaient pas toujours d'une sobriété exemplaire et donnaient de mauvais exemples d'intempérance aux colons. Ils les employaient à des travaux domestiques ou des champs, et la récompense était le plus souvent un petit verre d'alcool..., parfois plusieurs.

Les enfants occupés une grande partie de la journée par les cultivateurs s'étaient rendus trop indépendants vis-à-vis des surveillantes et échappaient à leur direction. Comme l'œuvre désirait surtout exercer une influence morale et religieuse sur les jeunes pupilles, elle résolut de changer de système de placement, et adopta comme *modus faciendi* la colonie internat.

C'est ainsi qu'en 1901, le comité de l'œuvre des colonies de vacances loua à Raon-l'Etape, à la lisière d'une forêt de sapins, la propriété connue sous le nom de chalet de la Hannotte. Le prix de la location était au début de 800 fr. Après quelques années, l'œuvre put obtenir une diminution, et ne paya plus que 600 fr. pour la durée du séjour, soit trente-trois jours.

Mais le comité eut l'ambition d'avoir une maison à lui. En 1907, en quelques jours fut réunie la somme de 22.000 fr. pour la construction d'un chalet à Laneuveville près de Raon-l'Etape. Ce fut le chalet Joli-Bois, lieu de séjour actuel de la colonie. Il fut inauguré en 1908. Un terrain avoisinant fut également acheté, et le coût total s'éleva à 39.451 fr. 80. Ce chalet est admirablement situé à l'orée d'une forêt de sapins, d'où la vue s'étend au loin, et peut contenir plus de soixante-dix enfants.

Dès lors, l'œuvre fonctionnant dans une demeure à elle, donna les meilleurs résultats, à tout point de vue physique et moral.

Les enfants vivaient là en commun, sous la surveillance

d'une diaconesse très distinguée, M^{lle} Ferrand, qui veille à la discipline, en laissant d'ailleurs aux enfants une grande liberté d'action. Elle met tout son dévouement à élever l'âme des enfants qui lui sont confiés, à les rendre meilleurs moralement, pendant que l'air pur des Vosges agit sur la santé physique.

Les enfants présentés par leurs parents au Président de l'œuvre sont soumis avant leur départ à un examen médical fait par MM. les Professeurs agrégés Fröhlinsholz et Georges Gross. Sont écartés tous les enfants présentant des symptômes de maladies contagieuses, ou ceux dont l'état général est trop faible et nécessiterait des soins particuliers. Les jeunes colons sont pesés avant le départ pour la colonie et à leur retour : et la balance donne, lors de la deuxième pesée, une augmentation de poids notable : en moyenne quinze cents grammes.

L'œuvre vit par des dons de personnes généreuses : les enfants sont admis gratuitement. Ils n'ont qu'à fournir un trousseau en bon état.

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire : cette maxime s'applique à l'œuvre dont nous faisons l'exposé.

Nous donnons ci-après, le relevé du nombre des enfants envoyés chaque année dans les Vosges et les budgets de chacune de ces années. Ce tableau nous a été communiqué très obligeamment par M. le Pasteur Cleisz, président de l'œuvre. Il donnera une idée exacte de la situation de la colonie et de ses progrès successifs.

ANNÉES		NOMBRE DES ENFANTS	RECETTES	DÉPENSES
	1897	12	?	?
	1898	40	1.600 95	1.600 05
	1899	69	2.731 10	2.730 95
	1900	52	1.886 80	1.977 05
	1901	52	3.067 85	2.032 85
	1902	42	3.106 25	2.512 65
	1903	37	2.507 90	2.139 50
Chalet de la Hannotte	1904	34	2.266 95	1.942 05
	1905	36	2.370 65	2.176 55
	1906	37	1.938 10	1.749 10
	1907	37	2.099 45	1.899 75
Installation à Joli-Bois	1908	45	(¹) 2 118 40	1.651 70
	1909	57	2.483 70	2.080 10
	1910	57	2.551 50	2.336 55

(¹) Les excédents de recettes sont affectés, depuis 1908, aux frais de la construction du chalet de Joli-Bois.

Œuvre des Colonies scolaires de vacances de M. le Professeur Le Monnier.

En juin 1903, sur l'initiative de l'Amicale laïque Stanislas, un comité composé des Amicales laïques de Nancy, de l'Amicale des Instituteurs et Institutrices de Meurthe-et-Moselle, de l'Union de la Jeunesse lorraine et de l'Université populaire, se formait afin de fonder l'œuvre des colonies scolaires de vacances.

Cette œuvre placée sous la présidence d'honneur de M. Humbert, alors préfet de Meurthe-et-Moselle, de M. Maringer, maire de Nancy et de M. Adam, recteur de l'Académie, eut à sa tête un comité composé de MM. le professeur Le Monnier, président, Stiefel et Perdrizet, vice-présidents, Cahen-Bernard, trésorier, Lombard, secrétaire, Taron et Renaud, secrétaires-adjoints.

Un chaleureux appel fut adressé au public, et le journal « l'Etoile de l'Est » voulut bien insérer les listes de souscriptions : au bout de trois mois, l'œuvre avait recueilli la somme de 3.687 fr. 50. Chaque année depuis, de nombreuses personnes ont contribué généreusement à faire vivre l'œuvre : à noter, parmi les ressources de l'œuvre, le produit d'un concert toujours très réussi, donné tous les ans, par Madame Valentin, la dévouée directrice de l'Ecole maternelle de la rue Charles III, à Nancy.

Le choix des enfants à envoyer à la colonie fut fait par des médecins, sur les propositions faites par les instituteurs et institutrices. De préférence, furent choisis les enfants de veuves (18 sur 60), puis ceux des familles nombreuses. L'âge des colons varia entre huit et treize ans.

Il ne fut pas tenu compte dans la sélection à faire des

enfants, ni de l'opinion politique, ni de la religion des parents. Il n'y avait là que des misères à soulager, de la santé à donner à ceux qui en avaient besoin. Sur 60 colons : 59 étaient catholiques et 1 protestant.

L'œuvre adopta le placement familial : en 1903 trente garçons furent envoyés dans des familles de paysans à Celles-sur-Plaine, sous la direction de Mesdames Lombard et Gillet, et trente fillettes à Vanémont et à la Housière, sous la surveillance de Mesdames Barthélemy et Colnel.

La durée du séjour était de 29 jours. Les dépenses se sont élevées à 2.717 fr. 45, soit une moyenne de 1 fr. 295 par enfant et par jour.

L'œuvre ne réclame aucun droit d'inscription aux parents des enfants : elle prend à sa charge tous les frais (voyage, pension, assurance des enfants en cas d'accident). Les enfants acceptés pour faire partie de la colonie doivent fournir seulement un trousseau en bon état ; en pratique, il n'en est jamais ainsi, et l'œuvre est obligée de compléter ou de remplacer une grande partie du trousseau.

Les enfants étaient pesés avant le départ de Nancy, et de même au retour : une augmentation nette de poids de 1 à 2 kil. en moyenne fut constatée, et, fait à retenir, surtout chez les fillettes.

L'œuvre vit son essor se développer d'année en année. En 1905, le total des recettes était de 8.909 fr. 85, les dépenses de 6.131 fr. 55. Soit une moyenne de 1 fr. 61 par enfant et par jour. Le nombre des enfants (filles et garçons) de soixante en 1903, s'éleva à quatre-vingt-six en 1904 et atteignit cent vingt en 1905.

Parmi les cent vingt enfants de 1905, quinze appartenaient à des familles comptant six enfants ou plus, soixante-treize à des familles ayant de trois à cinq enfants,



Colonie Scolaire de la Meuse à Xonrupt (1902).
Groupe pris au Théâtre de verdure de Gérardmer.

huit étaient fils ou filles de veuves, quatre étaient à la charge de grands parents ou d'oncles, un était un enfant assisté, dix-neuf seulement provenaient de familles n'ayant qu'un ou deux enfants, mais que des circonstances particulières avaient fait bénéficier d'un intérêt spécial.

La colonie fut encore envoyée à Celles-sur-Plaine, bien accueillie par la population du pays.

Trente-quatre familles s'étaient partagé les cent vingt colons, la plupart n'en prenant qu'un petit nombre, quatre par exemple, chiffre le plus fréquent, puisqu'il est atteint seize fois ; onze familles ont reçu chacune deux enfants ; deux familles en hospitalisèrent chacune six ; une famille enfin ne craignit pas de recevoir huit enfants.

L'année 1906, apporta à l'œuvre un développement nouveau... Les recettes s'élèvent à 9.485 fr. 65, les dépenses à 6.628 fr. 25, soit par enfant et par jour 1 fr. 69. Cette moyenne est plus élevée que celle des années précédentes. Le nombre des enfants s'est accru également, il est monté à cent trente fillettes et garçons.

Le séjour de la colonie, qui dura du 7 août au 5 septembre, fut marqué cette année-là par une excursion qui fit époque dans les annales de l'œuvre : la visite de Saint-Dié. Une bienveillante réception était réservée aux jeunes colons par Mesdames Fleurent et Schmitt, par Messieurs Abel Ferry, Fleurent et Schmitt, députés et par le sous-préfet de Saint-Dié. Les enfants accompagnés de Mademoiselle Aubry, Messieurs Lombard et Nicolas furent reçus par Madame Jules Ferry à Foncharupt dans son magnifique parc, où le grand homme aimait à se reposer des soucis et des labeurs quotidiens, et d'où l'on aperçoit « la ligne bleue des Vosges », cette ligne idéale, objet de nos chères espérances.

En 1907, nous notons un budget de recettes de

9.496 fr. 60 et comme dépenses 6.970 fr. 70. Le prix de la journée d'enfant augmente encore légèrement : 1 fr. 71 en moyenne. Le nombre des heureux colons est aussi en légère augmentation, 136 fillettes et garçons.

En 1908, encore à signaler l'augmentation de prix de revient de la journée par enfant : 1 fr. 98, due au renchérissement des vivres dans notre région lorraine. Pour équilibrer son budget, le comité de l'œuvre a dû réduire le nombre des enfants à 113. Une autre solution avait été proposée : réduire la durée du séjour ; après discussion, on résolut de s'en tenir au chiffre de trente jours précédemment adopté, partant de cette idée très juste qu'il était préférable de faire peu, mais bien.

Monsieur le docteur Chaudron, qui depuis le début de l'œuvre veut bien se charger de surveiller l'état sanitaire des jeunes nancéiens conclut en ces termes le bulletin médical qu'il adresse au Président de la colonie : « L'état sanitaire de la colonie scolaire est satisfaisant. J'ai pendant un mois soigné surtout des petites plaies enflammées, des ampoules aux pieds, des embarras gastriques et quelques maux de gorge. Pas d'affection sérieuse ni d'accidents ».

Ce court et précis extrait fait mieux qu'une longue description ressortir combien les enfants sont en de bonnes mains et bien surveillés.

D'ailleurs les résultats médicaux fournis par la balance sont là chaque année pour accentuer encore cette bonne opinion de l'œuvre.

En 1909, le comité a maintenu comme pour les années précédentes, le séjour d'un mois toujours à Celles-sur-Plaine. Les enfants admis à la colonie furent au nombre de cent quatorze, et comme les années précédentes, tout s'est passé normalement, au grand contentement de tous,

comme en fait foi encore cette conclusion du rapport médical : « Les enfants ont vécu dans un état sanitaire satisfaisant, ils n'ont donné lieu et n'ont été victimes d'aucune observation médicale de nature épidémique ou contagieuse ».

Notre documentation concernant cette très intéressante œuvre s'arrête à l'année 1909, mais d'après ce qu'a bien voulu nous confier Monsieur le Professeur Le Monnier, l'année 1910 a été la fidèle reproduction de ses devancières, et nous ne doutons pas que les exercices futurs ne viennent récompenser par les résultats acquis tout le dévouement que déploie, pour faire prospérer l'œuvre, son zélé organisateur.

Œuvre israélite des Colonies de vacances.

Cette œuvre fut fondée en 1903, à Nancy, par Madame et Monsieur Emile Weill, en mémoire de leur regrettée fille. Ils furent aidés dans leur tâche généreuse par un comité composé de Mesdames Godchot, Lang, Lévy et de Messieurs Kron et Marx-Picard.

Rapidement furent recueillies de nombreuses souscriptions qui permirent l'envoi d'une première colonie dès août 1903. Ce fut le système colonie-internat que l'œuvre adopta. Le comité loua, dans de bonnes conditions, une vaste maison, très bien située, en plines Vosges, aux Censes de Saulcy, près de Saint-Dié.

Le recrutement des enfants eut lieu de la façon suivante : les parents appartenant à la communauté religieuse de Nancy, en majorité, d'autres à celles de Toul et de Pont-à-Mousson, adressaient leurs demandes au Président de l'œuvre qui les annotait.

Les enfants dont l'âge variait entre six et quinze ans étaient convoqués à un jour donné pour passer l'examen médical, dont voulut bien se charger très obligeamment Monsieur le docteur J. Sterne, de Nancy. Une liste était ensuite dressée des fillettes et garçons admis définitivement à faire partie de la colonie.

L'œuvre prend à sa charge tous les frais, et ne réclame aucune contribution aux parents, sauf celle de fournir un trousseau, et comme pour les autres œuvres similaires, il arrive très souvent que le comité doit fournir ou remplacer une grande partie du linge ou des vêtements des jeunes colons.

Des personnes très entendues s'occupent de la surveillance de la colonie, en particulier, pendant les premières années qui suivirent la fondation de l'œuvre, ce furent Mademoiselle Andrault et Mademoiselle Daltroff qui tout en observant une discipline sérieuse, sévère parfois, surent se faire aimer, écouter et respecter par tous les colons indistinctement.

Des dames patronesses de l'œuvre, très aimablement, vont visiter les jeunes protégés et reviennent toujours très satisfaites de leur tournée d'inspection ; elles constatent avec plaisir que l'ordre le plus parfait règne dans la maison de l'œuvre ; que les enfants sont très bien tenus et sont pourvus d'une nourriture simple, mais abondante et fortifiante.

Monsieur le docteur Sterne, dans ses rapports annuels, constate l'état de santé excellent des colons pendant la durée de leur séjour, et les chiffres qu'il donne pour l'augmentation de poids et de taille des enfants sont la meilleure preuve du bien pour leur santé compromise, que retirent garçons et fillettes de leur passage à la campagne.

Comme remarque particulière au fonctionnement de cette œuvre, et qui a une certaine importance pratique nous dirons que le comité a participé en 1907 à un essai de caisse mutuelle d'assurances dont Monsieur le Pasteur Comte et Monsieur Bougon, de Paris, ont pris l'initiative. La somme déboursée pour l'assurance des enfants contre tout risque d'accident était tout à fait insignifiante. Car la société d'assurances mutuelles contre les accidents à laquelle l'œuvre avait versé 0 fr. 50 par enfant, soit 15 fr. pour 30 enfants, a remboursé après la saison 96 0/0 de ses recettes, c'est-à-dire 14 fr. 40, parce qu'un accident seulement s'était produit parmi toutes les sociétés adhé-

rentes. C'est là une excellente innovation, dont il importe de tenir compte pour l'avenir.

En 1907, par suite de circonstances exceptionnelles, l'œuvre ne put obtenir le renouvellement du bail de la maison des Censes de Sauley. Le comité trouva à Lépan-
ges, coquet village à proximité de Bruyères (Vosges), dans un site pittoresque entouré de forêts et de montagnes, une maison parfaitement située, édiflée sur la hauteur, en pleine campagne, et où l'air et la lumière entrent librement.

Cette maison est distribuée de la façon suivante : au premier, un large vestibule, utilisé comme vestiaire, puis un réfectoire, une cuisine et l'office ; en plus deux dortoirs pour les jeunes filles. Au second, se trouvent les dortoirs des garçons, une salle de jeu très appréciée par les jours de pluie, puis de nombreuses dépendances. La Directrice a la surveillance d'un étage et la Sous-Directrice la garde du second palier. Madame Bloch et son adjointe Mademoiselle Rachel Lévy, grâce à leur bonne direction et à leurs soins intelligents, firent beaucoup pour l'amélioration morale et physique des jeunes pupilles.

Depuis 1907, le Comité envoya chaque année, pendant 37 jours, du 31 juillet au 5 septembre, la colonie dans cette maison de Lépan-
ges et n'eut qu'à se féliciter des résultats obtenus, et qui sont le sûr garant de la vitalité de l'œuvre.

Depuis sa fondation, en moyenne, par année, bénéficièrent ainsi du séjour dans les Vosges, environ 30 colons, tant garçons que fillettes. La première année, ils ne furent qu'au nombre de 14, mais c'était là plutôt un essai de colonies ; et comme les résultats avaient été très satisfaisants, le comité, de tout cœur, consacra tout son dévouement à assurer dans l'avenir le succès de l'œuvre : il y réussit pleinement.

L'œuvre ne se borna pas seulement à envoyer dans sa maison des Vosges de jeunes colons. Elle intervint aussi pour faciliter à l'aide de subventions, le séjour plus long à la campagne des jeunes protégés non susceptibles de faire partie de la caravane vosgienne. En particulier, l'œuvre fit admettre à Berek-sur-Mer certains enfants maladifs, à qui était nécessaire un traitement spécial. Les enfants restèrent de longs mois dans la maison de santé de Madame Humbert et reçurent les soins dévoués de la part du docteur de l'hôpital de Rotschild.

A certains autres enfants, qui avaient besoin, de retour dans leur famille, d'une nourriture fortifiante le comité généreusement accorda des dons permettant de compléter ainsi les bienfaits de la colonie.

D'autres enfants enfin, sur la recommandation de l'œuvre, et grâce à ses libéralités, furent placés pendant de longs mois, dans des familles de cultivateurs aisés au Thillot, pour permettre à leur organisme menacé de reprendre des forces par une vie plus prolongée au grand air.

Pour terminer l'exposé, dans ses grandes lignes, de cette œuvre nous donnons ci-après un tableau récapitulatif du budget de la colonie pour l'année 1910 et s'appliquant à trente enfants.

Recettes.

En caisse au 1 ^{er} janvier 1909.	962 ¹ 15
Souscriptions	3.014 »
Bienfaiteurs et dons divers	700 »
Intérêts et revenus des valeurs.	206 10
TOTAL.	4.882 25

Dépenses.

Matériel.	18 ^f 75
Trouseaux	354 30
Dépenses de la colonie	675 75
Loyer annuel	800 »
Nourriture.	914 25
Envoi d'un enfant à Berck	270 80
Allocations diverses.	155 »
Allocations pour frais de voyages et inspection à Lépanges	75 »
Correspondances, quittances, recouvrement	41 90
Traitement du bedeau.	100 »
Imprimés.	107 50
Divers, assurances, etc	147 15
TOTAL.	3.660 40

Voici le détail des sommes portées aux comptes des Dépenses de la colonie et Nourriture.

Traitement et gratification de la Directrice.	150 ^f »
Traitement de la Sous-Directrice.	40 »
Traitement et gratification de la cuisinière.	130 »
Voyage de la Directrice Paris-Nancy et retour	35 »
Voyage de la cuisinière Nancy-Lépanges et retour	10 »
Traitement de la femme de ménage.	64 »
Billets collectifs aller et retour Lépanges.	112 40
Frais d'entretien.	75 90
Divers	58 45
TOTAL.	657 75
Épicerie	216 60
Viande	179 45
Lait et légumes	228 65
Boulangerie	190 »
Œufs, beurre, etc. etc	99 55
TOTAL.	914 25

Œuvre municipale de Colonies de vacances de Nancy.

C'est en 1905, que sur la proposition de Monsieur l'adjoint chargé du service des Écoles, la municipalité de Nancy créa cette œuvre.

Actuellement, elle est dirigée par Monsieur le Professeur Chrétien, adjoint du maire ; il est secondé dans sa tâche par Monsieur Aubry, vérificateur du bureau des Écoles.

C'est là une œuvre exclusivement municipale, qui vit uniquement par la somme à elle allouée par le Conseil municipal et qui ne réclame rien à la Charité privée. Son principe est également celui de la gratuité absolue. Elle s'adresse à tous les enfants des Écoles de Nancy, publiques ou privées, sans distinction de croyance, ni de parti politique. Il n'est rien demandé aux Parents des enfants, comme droit d'inscription ou autre : un trousseau seul est exigé.

Dans le courant du mois de juin de chaque année, les Directeurs et Directrices d'Écoles publiques et libres de la Ville, sont priés de désigner sur des états spéciaux à eux adressés, en moyenne 10 élèves par école, parmi ceux qu'ils estiment pouvoir faire partie de la colonie. Après une visite médicale, destinée à désigner parmi les nombreux enfants proposés, ceux qui retireront le plus de profit d'un séjour à la campagne, il est adressé à chaque Directeur d'École un état des enfants agréés.

Ceux-ci sont convoqués un jour avant le départ pour la colonie pour être pesés, on leur mesure également la taille et le périmètre thoracique. Les mêmes mesures sont

reprises au moment de quitter la colonie, et en comparant les résultats obtenus, on constate chaque année une plus-value considérable au retour.

Cette œuvre municipale de colonies scolaires en comprend en réalité actuellement deux, indépendantes par leur fonctionnement, mais d'organisation identique. Car ce sont deux colonies distinctes de garçons et de fillettes qui sont formées tous les ans. Ces colonies sont du système internat. Leur durée à chacune est de trois semaines, avec trois jours d'intervalle entre elles.

Pendant deux ans, en 1905 et 1906, les jeunes colons furent envoyés à Chenevrières : c'était au début de la fondation de l'œuvre : on avait adopté le placement familial. La colonie ne comprenait que vingt-cinq garçons. Les résultats ne furent pas toujours très satisfaisants, surtout au point de vue de l'éducation morale des pupilles et de leur surveillance.

En 1907, il fut décidé de mettre en pratique la façon de faire, qui est encore aujourd'hui en vigueur. La municipalité de Nancy, loua, à cet effet, l'ancien prieuré de Flavigny, situé dans la vallée de la Moselle, sur la rive gauche de cette rivière, à quinze kilomètres de Nancy. Le prieuré est d'origine très ancienne : il fut fondé au milieu du 10^e siècle par un évêque de Verdun qui y joignit un monastère. L'abbaye actuel est l'œuvre de deux de nos illustres compatriotes Dom Vassimont et Dom Ceillier, célèbres l'un et l'autre par des ouvrages d'érudition sur l'histoire de la Lorraine.

Les enfants sont conduits par chemin de fer jusqu'à Ludres et, de là, gagnent à pied Flavigny. Ce coquet village est un centre d'excursion très agréable pour le jeune colon.

Au début la colonie de garçons précédait au prieuré celle des fillettes, on a reconnu qu'il était préférable, sous le

rapport endurance aux intempéries de la saison de faire partir d'abord les petites filles et de réserver fin août et commencement de septembre aux jeunes garçons.

Ceux-ci sont placés sous la surveillance de quatre instituteurs qui veulent bien accepter cette mission. Une indemnité journalière de huit francs leur est accordée.

Les fillettes sont dans les mêmes conditions dirigées par trois maitresses d'écoles, auxquelles est allouée une indemnité quotidienne de six francs.

La moyenne des enfants envoyés chaque année à la campagne, depuis 1907 est de 100 garçons et de 100 fillettes.

En 1910, le nombre des garçons était de 110, et celui des petites filles de 108.

La municipalité consacre à l'œuvre une somme annuelle de 9.000 fr. La nourriture de la journée d'enfant coûte 1 fr. 30 en moyenne.

Dix religieuses appartenant à la Doctrine chrétienne sont chargées des soins matériels à donner aux enfants et s'occupent de la préparation des repas.

L'œuvre assure les enfants contre tout risque d'accidents en versant à la C^{ie} générale d'assurances : 0 fr. 25 par enfant.

Nous donnons ci-après copie de la lettre-circulaire adressée à chaque Directeur d'Ecole de Nancy, pour les propositions des enfants appelés à faire partie de la colonie.

DÉPARTEMENT
de
MEURTHE-ET-MOSELLE

Nancy, le 20 juin.

Mairie de Nancy

Colonies Scolaires de Vacances

M

Monsieur le Maire de la Ville de Nancy vous prie d'envoyer une liste comptant au maximum 10 élèves de votre école.

Vous choisirez ceux dont l'état de santé tirerait un avantage

sérieux d'un séjour à la campagne en participant aux colonies scolaires.

Vous ferez vos propositions sur le cadre ci-joint que je vous prie de retourner au Bureau des Ecoles pour le 1^{er} juillet.

Veuillez donner les renseignements les plus complets possibles sur la situation des familles afin que le choix se porte surtout sur les enfants des plus intéressantes, des plus nécessiteuses.

Une commission médicale désignera les enfants les plus débiles et aussitôt qu'elle aura statué, nous vous transmettrons les noms de vos élèves qui participeront aux colonies de vacances.

Agréez...

Le Vérificateur du Bureau des Ecoles.

Voici les deux états dont il est fait mention dans cette lettre : le premier concernant les propositions, et le deuxième l'état définitif des enfants admis à bénéficier du séjour à la campagne.

Ecole.

Liste des enfants de votre école proposés pour prendre part à la colonie scolaire organisée par la Ville.

Noms et prénoms des enfants	Age 8 à 12 ans	Profession des parents et charges de famille	Adresse	AVIS	
				du Maître	du Docteur

Ecole.

Liste des enfants de votre école désignés pour prendre part à la colonie scolaire municipale.

NOMS	PRÉNOMS	OBSERVATIONS



Colonie Scolaire de la Meuse à Xonrupt (1906).

Classes de vacances de Nancy.

La municipalité de Nancy, comme complément de l'œuvre des colonies scolaires de vacances, organise chaque année des premiers jours d'août au milieu de septembre, des classes de vacances, peut-être mieux désignées sous le nom de promenades scolaires de vacances.

Au début du mois d'août, MM. les Directeurs des Ecoles publiques de la Ville font parvenir aux parents de leurs élèves, une lettre-circulaire les prévenant de la date d'ouverture de ces cours au grand air et les invitant à y envoyer régulièrement leurs enfants.

Tous les matins les enfants se rendent à leur école respective de l'année, et de là sous la surveillance du Directeur, secondé par ses adjoints, ils sont conduits en excursion aux environs de Nancy. Ils reviennent à la maison paternelle pour midi. Une fois par semaine, le jeudi, les enfants ne rentrent que le soir.

Comme exemple du fonctionnement de ces classes de vacances, nous donnons une statistique fournie par Monsieur le Directeur de l'Ecole St-Georges, Monsieur Sourlier, pour son école en 1910.

Le nombre des journées du cours s'élève à . .	20
Le nombre des élèves inscrits a été de	132
Le chiffre maximum des présents	118
Le chiffre minimum (jours de pluie)	28
Le chiffre total des présences.	1442
La moyenne des présents est donc par jour de	72

Nous extrayons du rapport de la même année de Monsieur Sourlier le passage suivant qui est assez caractéristique sur l'état d'esprit des enfants :

« Par trois fois, la pluie est venue contrarier nos sorties que nous avons faites plus courtes. J'avais bien essayé de les remplacer par des exercices scolaires récréatifs (lectures intéressantes, chant...), mais décidément l'air de l'école paraît lourd à nos écoliers pendant les vacances, il leur faut un champ d'action plus large : la vie au grand air, le mouvement, les jeux bruyants et animés leur conviennent mieux que les histoires les plus touchantes. »

Voici un tableau récapitulatif résumant les chiffres statistiques fournis par Messieurs les Directeurs d'Ecole pour les cours de 1910.

Ecoles	Elèves inscrits	Moyenne des présences	Dépenses totales	Dépense par élève et par jour
Trois-Maisons. . . .	86	55	305 »	0 27
Braconnot	78	42	305 »	0 36
Callot	54	42	305 »	0 36
Faubourg St-Georges	48	33	305 »	0 45
Saint-Georges. . . .	125	72	305 »	0 20
Ory	124	67	305 »	0 22
Saint-Pierre	137	61	305 »	0 25
Montet.	77	44	305 »	0 34
Alsace.	129	47	305 »	0 32
Mon-Désert.	115	90	455 »	0 30
Didion.	108	36	305 »	0 42
Stanislas.	73	52	305 »	0 30
Boudonville	80	47	305 »	0 32

Nous citerons enfin un extrait de rapport d'un Directeur, et qui met en cause les parents des jeunes écoliers, d'une façon vécue :

« Que de fois, n'ai-je pas entendu les bonnes gens s'écrier sur notre passage : « Ce que ces enfants paraissent

heureux ! Quelle bonne institution, quelle belle chose, que ces cours de vacances ! » « Ce jugement spontané et instinctif, ajoute le même directeur, est le plus bel éloge adressé à la Municipalité de Nancy, qui ne marchandé ni ses efforts, ni ses sacrifices, pour mener à bien la grande œuvre de l'éducation de nos enfants ! »

Colonies de vacances de l'Imprimerie Berger-Levrault de Nancy.

Cette œuvre est un bel et noble exemple donné par un patronat intelligent, qui comprend que la solution de la crise sociale actuelle n'est pas de rester intangible dans sa tour d'ivoire, mais de s'intéresser le plus possible au bien-être des humbles qui vous font vivre, et à l'amélioration physique et morale de leurs enfants.

Cette œuvre a été fondée en 1907 par les administrateurs de l'Imprimerie Berger-Levrault, de Nancy et s'adresse uniquement aux enfants des ouvriers de l'Établissement.

Le nombre des enfants qui bénéficient chaque année de l'admission à la colonie varie suivant l'importance des ressources disponibles de la caisse spéciale réservée à la colonie. On peut toutefois compter sur une moyenne annuelle de 20 enfants (garçons et filles).

Le recrutement des enfants s'opère de la manière suivante : dans le courant du mois qui précède celui du départ de la colonie, les administrateurs font placarder dans les ateliers et bureaux une note rappelant l'œuvre au personnel et l'invitant à faire ses demandes d'inscription ; elle relate, de plus, les conditions qui sont requises pour y participer :

1° que les enfants appartiennent aux familles du personnel ; c'est-à-dire vivent habituellement au sein de ces familles ;

2° qu'ils soient reconnus par un médecin de « la caisse de secours de l'établissement » exempts de toute affection

contagieuse. A cet effet, il est délivré aux parents, un bulletin à remplir par le médecin à eux désigné ;

3° qu'ils soient âgés de 8 ans au moins et de 13 ans au plus, en raison des difficultés que présenteraient la conduite et la surveillance de cette petite troupe si ces limites d'âge n'étaient pas observées ;

4° qu'ils soient munis au départ d'un trousseau.

La note prévient, en outre, le personnel, que dans le cas où les demandes excéderaient le nombre des plates disponibles, l'on choisirait naturellement les enfants qui ont, médicalement, le plus besoin de l'air de la campagne. Elle indique aussi la date du départ, le nombre des enfants (garçons et fillettes) qui seront appelés à bénéficier du séjour à la campagne, et la gratuité absolue du voyage et du séjour.

La liste des enfants étant définitivement arrêtée au chiffre de 20, environ, les administrateurs font appel au dévouement de plusieurs dames de confiance des bureaux ou ateliers, autant que possible mères de famille, qui seront chargées de la surveillance et de l'entretien des enfants. Elles sont en général au nombre de quatre. L'une d'elles désignée à l'avance, se verra attribuer les fonctions de comptable et de surveillante générale de la colonie ; deux autres seront chargées uniquement des soins à donner aux enfants et de leur surveillance permanente pendant les promenades ; la quatrième fera les achats et s'occupera de la cuisine. (Ces personnes sont naturellement rétribuées ; il leur est alloué, en plus de leur salaire de travail, une gratification supplémentaire au retour.)

La compagnie du chemin de fer de l'Est met généreusement à la disposition de l'œuvre des billets collectifs à prix réduit et réserve un wagon spécial, où les enfants sont absolument seuls avec leurs gardiennes

La colonie se rend à Laneuveville, près de Raon-l'Etape, au chalet, dit Joli-Bois, dont l'œuvre est co-proprétaire avec l'œuvre protestante des colonies de vacances de Nancy. La durée du séjour est d'un mois (celui de juillet ordinairement). Les achats pour l'alimentation se font chaque jour à Raon-l'Etape, ville distante d'environ deux kilomètres du chalet.

Les dépenses peuvent être évaluées à 1 fr. 20 ou 1 fr. 30 par tête et par jour, tous frais accessoires, tels que coût des billets de chemin de fer, achat de combustible... compris. L'alimentation proprement dite entre dans ce chiffre pour environ 0 fr. 90 par tête et par jour.

L'annonce de l'organisation de la colonie est accueillie avec joie par les parents, et tous ceux qui ont des enfants malingres ou souffreteux s'empressent d'adresser leurs demandes, dont la totalité est toujours de beaucoup supérieure aux places disponibles. Malheureusement, les administrateurs de l'œuvre ne peuvent satisfaire tout le monde, et éliminent les enfants dont l'état de santé ne nécessite pas un déplacement immédiat ou ceux qui sont atteints d'une maladie contagieuse ou transmissible. C'est l'avis du médecin, donné confidentiellement, qui sert de guide dans le choix des enfants.

Les enfants sont pesés avant leur départ pour les Vosges, ainsi qu'à leur retour, et il est constaté chez tous les colons une augmentation considérable de poids, la meilleure preuve des résultats obtenus par la cure d'air en pleine forêt de sapins.

Œuvre catholique des Colonies de vacances de Nancy.

Cette œuvre date de 1906 et fut fondée par un comité de dames à la tête desquelles se trouvaient Madame la Marquise d'Eyragues, Mesdames de Metz-Noblat et Roussel, Mademoiselle Noëtinger et G. du Latlosquet ; ces dévouées organisatrices avaient en vue spécialement de créer une œuvre pour fillettes. C'est l'œuvre du Sacré-Cœur actuelle.

Un an plus tard Messieurs Benoit Géný, Royer Bertin et Docteur Etienne fondaient à leur tour une œuvre similaire pour jeunes garçons : ce fut l'œuvre des colonies scolaires de vacances de Sion.

Les deux comités se sont fusionnés en un seul, mais chacune des deux œuvres a conservé son individualité, l'œuvre des fillettes étant restée une demi-colonie de vacances, comme elle l'était lors de sa fondation.

Les deux œuvres sont placées sous le haut patronage de Monseigneur Turinaz, évêque de Nancy, qui a bien voulu leur donner sa haute approbation, ainsi que ses vifs encouragements.

Œuvre du Sacré-Cœur.

En 1906 fut organisée, par l'œuvre, la première colonie de fillettes : il serait plus exact d'écrire demi-colonie, car c'est sous ce vocable qu'on est convenu de désigner le système adopté par l'œuvre.

Les fillettes quittaient la maison paternelle dès le matin et allaient passer toutes leurs journées, sauf le dimanche, pendant six semaines, dans la maison de campagne de Monseigneur Turinaz, au lieu dit « Les Mélèzes » en haut de la côte de Toul.

Les fillettes appartenaient aussi bien aux écoles communales qu'aux écoles religieuses principalement de Saint-Epvre et Saint-Sébastien.

En 1907, le comité des dames directrices ne pouvant plus disposer de la propriété épiscopale, obtient de la commission des hospices l'usage de l'ancien grand Sacré-Cœur de Nabécor.

Du 1^{er} Août au 5 Septembre, toujours les dimanches exceptés, furent reçues en ce grand bâtiment si bien exposé au soleil, cent quarante-cinq fillettes de 9 à 12 ans, prises moitié dans les écoles communales, moitié dans les écoles religieuses, principalement des paroisses des quartiers au centre de la Ville, et où les logements ouvriers manquent le plus d'air et de lumière. Un service spécial de tramways à prix réduit et partant de la place Saint-Epvre conduit les plus éloignées au Sacré-Cœur. Très exactement, chaque matin, et même souvent, avec une avance d'une demi-heure ! les jeunes fillettes arrivent au rendez-vous toujours très nombreuses.

Sept religieuses de Saint-Charles dirigent la colonie,

et n'ont toujours eu qu'à se louer de la docilité des enfants. La journée se passe en promenades, quand il fait beau, en travaux de couture, jeux et de temps en temps quelques leçons d'instruction morale et religieuse.

Chaque soir, la troupe joyeuse reprend, enchantée, le chemin de la maison familiale.

La dépense pour le fonctionnement de l'œuvre est en moyenne de 1 fr. par enfant et par jour.

Colonies scolaires de vacances de Sion.

En 1907, s'inspirant des résultats obtenus par les œuvres déjà existantes à Nancy et estimant que dans une grande ville, comme Nancy, des œuvres de ce genre ne sont jamais en trop grand nombre, Messieurs Benoit Gény et Roger Bertin sollicitèrent le public en faveur de l'œuvre qu'ils fondaient.

Une somme de 7500 fr. fut recueillie en peu de temps, par des souscriptions spontanées ou des collectes faites à domicile.

Le système adopté fut celui de la colonie-internat, et après entente avec M. le Supérieur du Petit Séminaire du diocèse de Nancy, le comité décida d'envoyer ses colons dans cet établissement, libre pendant la période des vacances, et très bien situé sur la belle montagne de Sion, qui s'élève à peu près au centre de notre ancienne Lorraine entre Nancy et Mirecourt. C'est aussi un lieu de pèlerinage très honoré : car, en haut de la montagne se dresse le Sanctuaire de la Vierge de Sion. Le Petit Séminaire est à côté : on jouit là d'une vue très agréable et d'une salubrité parfaite.

La première année, le nombre des colons atteint le chiffre de 54. La moyenne d'âge est de 9 à 13 ans.

Les enfants étaient pris parmi les élèves des Ecoles communales et de préférence parmi les protégés des conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Le Docteur Etienne voulut bien se charger de la partie médicale de l'œuvre. Il fit passer aux jeunes colons la visite médicale destinée à permettre de faire un choix parmi les enfants proposés.

Il va visiter régulièrement tous les dimanches la colonie pour s'assurer de l'état sanitaire.

A noter au sujet de la constatation des résultats médicaux obtenus, une excellente façon de procéder : les enfants non seulement sont pesés avant le départ, mais encore à la fin de chaque semaine de leur séjour à la colonie. De cette manière, il est très facile de se rendre un compte exact des progrès accomplis par les colons et d'apprécier les avantages retirés.

L'œuvre demanda au début un versement de cinq francs aux familles envoyant un enfant à la colonie, et huit francs aux familles y envoyant deux enfants.

Les années suivantes, estimant que la cotisation était peut-être un peu élevée, la cotisation des familles fut réduite à deux et trois francs.

L'œuvre demandait également aux parents de fournir un trousseau, composé d'effets indispensables, ils doivent être apportés en bon état, ce qui n'est malheureusement pas souvent le cas, et l'œuvre est obligée de remplacer une grande partie du trousseau, au grand contentement d'ailleurs des parents et des enfants.

La durée du séjour primitivement d'un mois fut abaissée ensuite à trois semaines. — Le prix de dépense par enfant et par jour est de 2 fr. 10 en moyenne (voyage, pension, assurance...)

Trois élèves du grand séminaire et un professeur de l'Institution Saint-Joseph sont chargés de surveiller les enfants.

Le nombre des enfants faisant partie de la colonie était de 52 en 1907, il alla ensuite en augmentant, et en 1910, c'étaient 64 jeunes garçons qui profitèrent du séjour à la campagne.

Les organisateurs de l'œuvre espèrent arriver à pou-

voir faire mieux encore, par l'installation plus complète du petit séminaire : au lieu de 64 enfants, ils comptent pouvoir y envoyer, si le budget le leur permet, de 80 à 100 jeunes garçons.

Que ce rêve puisse se réaliser, car plus ces colonies scolaires de vacances prennent d'extension, plus elles constituent à améliorer l'état sanitaire physique et moral de l'enfance ouvrière de nos grandes villes.

CHAPITRE TROISIÈME

MEUSE

Œuvre Meusienne des Colonies de vacances.

En 1901, sur l'initiative généreuse de M. le Docteur Ficatier, de Bar-le-Duc, fut fondée « La ligue meusienne contre la tuberculose ».

La ligue a pour but de lutter contre le redoutable fléau par tous les moyens possibles.

D'abord des conférences destinées à faire connaître à la grande masse, quel danger ce mal fait au pays. Parmi les conférenciers éminents appelés par la ligue à porter la bonne parole dans la Meuse, nous nous faisons un plaisir de citer les noms de MM. les Professeurs Gross, Bernheim, Weiss, Haushalter, Simon, de la Faculté de médecine de Nancy, MM. les Professeurs Landouzy, Brouardel, Renon, de la Faculté de Paris.

Puis passant de la parole aux actes, grâce aux efforts incessants, au zèle constant de son dévoué Président, la ligue a entamé le bon et salutaire combat.

Ce fut d'abord la création d'un service de désinfection qui a servi de base au service départemental d'hygiène qui fonctionne actuellement, et que le Docteur Ficatier a doté des derniers perfectionnements de la Science et de l'Indus-

trie, faisant de la Meuse un département modèle à cet égard.

A Saint-Pol-sur-Mer, à Lay-Saint-Christophe, à Hauteville ont été envoyés de petits tuberculeux. Des secours alimentaires ont été donnés à des tuberculeux avérés nécessiteux. La ligue a accordé une large subvention à la Société des habitations à bon marché fondée à Bar-le-Duc, en vue de procurer aux familles ouvrières nombreuses, un logement salubre.

Sous son égide encore, s'est développée à Bar-le-Duc, l'œuvre du bon lait destinée à guider les mères dans l'alimentation de leurs nourrissons et à procurer à celles qui ne peuvent absolument pas nourrir, un lait stérilisé, pour le plus grand bien des jeunes adeptes de l'œuvre. ⁽¹⁾

Enfin la ligue, estimant que prévenir vaut mieux que d'avoir à soigner, a créé l'œuvre meusienne des colonies de vacances.

Le siège principal de l'œuvre est à Bar-le-Duc. Son président, M. le Docteur Ficatier, qui est à la tête du Comité de Bar-le-Duc, est secondé dans sa tâche, par M. Morelle, pharmacien et M. le Docteur Villars, qui dirigent les Comités de Commercy et de Verdun. Ces Messieurs s'occupent spécialement du recrutement des enfants présentés par les écoles des arrondissements où ils résident, mais tout est centralisé à Bar-le-Duc, et la direction générale de l'œuvre incombe spécialement à M. le Docteur Ficatier.

(1) Les chiffres parlent mieux que les paroles : avant la création de l'œuvre du bon lait, la mortalité des nourrissons à Bar-le-Duc oscillait entre 20 et 21^o/o. Elle est tombée successivement à 16-12-10^o/o. Pendant le dernier exercice 1910, la statistique municipale donne comme moyenne 6^o/o.

L'Œuvre du Bon Lait de Bar-le-Duc a obtenu la Médaille d'or de l'Académie de Médecine (1968).

L'œuvre vit par la ligue contre la tuberculose et par des dons faits par des personnes généreuses : nous citerons entr'autres les noms de M. Bailleux, à Maison-du-Val, MM. Paul Varin-Bernier, Bungener (Bar-le-Duc), Madame la marquise Carcano, Madame Arnould-Drouin, M. Grosdidier, député (Commercy), M. Ph. Martin (ancien maire, Void), M. Camille Nicolas (Tréveray).

Sans distinction de religion ni de parti politique, l'œuvre s'adresse aux enfants (garçons et fillettes) des écoles de l'Etat ou des écoles libres indistinctement. Ils doivent être âgés de 8 à 13 ans.

Avec leur demande d'admission à la colonie, les enfants doivent présenter un certificat de bonne conduite, dressé par le Directeur de l'Ecole à laquelle ils appartiennent.

Ils sont tous convoqués, vers la fin du mois de juillet ordinairement, pour passer un examen médical. Le médecin de l'œuvre donne son avis, sur l'opportunité pour l'enfant d'un séjour à la campagne. L'opinion exprimée par le médecin sert de base pour l'admission définitive des enfants.

L'œuvre demande aux parents un droit d'inscription de 0 fr. 50. Elle estime que la dépense relative à chaque enfant lui coûte 60 fr. tout compris : voyage, pension, assurances...) pour un séjour de cinq semaines, ordinairement du 1^{er} août au 5 septembre.

Certains parents plus fortunés, mais qui, pour une raison ou une autre, ne peuvent pas aller passer un mois de vacances à la campagne, paient le prix de 60 fr. pour faire bénéficier leurs enfants d'un séjour au grand air.

D'autres donnent suivant leur situation pécuniaire 25 fr. ou seulement 10 fr., cinq francs même suivant leurs moyens : le plus grand nombre des enfants est à la charge totale de l'œuvre. Ce n'est pas celle-ci qui taxe d'office

les parents, elle s'adresse à leur raison et leur demande quel sacrifice ils veulent consentir pour faire admettre leurs enfants à la colonie. Les parents, en plus de leur minime cotisation, doivent fournir à leurs enfants un trousseau en bon état.

L'œuvre fonctionne depuis août 1902, d'après le système du placement familial. Une année, en 1905, le comité de Commercy a organisé une colonie indépendante, basée sur le système internat : à Taye, près de Bussang. Il y a renoncé depuis, estimant que les dépenses incombant du fait de ce système grevaient trop fortement le budget de l'œuvre.

Les jeunes colons sont envoyés, depuis la fondation de l'œuvre, régulièrement chaque année, dans les Vosges au hameau de Xonrupt, en un ravissant pays.

« De Gérardmer, en se rendant à la Schlucht, écrit M. le Docteur Ficatier, dans Gérardmer-Saison, le voyageur qui a dépassé le si pittoresque Saut-des-Cuves, voit s'élargir soudain la petite vallée de la Vologne.

Le hameau de Xonrupt est, là, devant lui, avec ses maisons blanches, jolis chalets disséminés, depuis le fond de la vallée, au milieu de verdoyantes prairies, jusqu'à la lisière des forêts de sapins qui couronnent les collines. »

Les jeunes colons sont sous la surveillance effective de Mademoiselle l'institutrice de Xonrupt, aidée dans sa tâche par deux de ses collègues de Bar-le-Duc et de Commercy.

Un médecin de Gérardmer (M. le Docteur Briffaut et avant lui M. le Docteur Greüelle) veille très obligeamment à l'état sanitaire de la colonie, qui a toujours été très satisfaisant. D'ailleurs l'augmentation de poids au retour comparé à celui du départ, est là pour montrer combien les

enfants profitent de leur excellent séjour au grand air.

Les jeunes colons sont assurés contre tout risque d'accident pour le prix de 0 fr. 60 par tête.

La première colonie envoyée en 1902 comprenait 33 enfants, en 1903 le nombre des privilégiés a été de 74, en 1904, il a atteint 102 enfants, et depuis cette époque le nombre des admissions a encore augmenté à chaque vacance.

Voici dans quelle proportion du chiffre total, les trois comités de la Meuse interviennent pour l'envoi des enfants : les deux tiers au moins des colons sont originaires de l'arrondissement de Bar-le-Duc et le tiers restant provient de l'arrondissement de Commercy surtout, et de celui de Verdun.

La colonie de vacances de 1910 comprenait 115 enfants dont quatre-vingts appartenaient aux écoles de Bar-le-Duc ; « notre œuvre prospère donc, écrit son dévoué Président, elle vit, elle veut vivre, elle vivra ! »

Nous souhaitons de tout cœur, sachant combien le succès toujours plus considérable de l'œuvre lui est sensible, que ce cher désir soit réalisé chaque année.

Demi-Colonies de vacances à Bar-le-Duc

Monsieur le Docteur Ficatier, président du comité de Bar-le-Duc a complété l'œuvre des colonies de vacances qu'il a entreprise avec tant de dévouement, par un utile adjuvant. Il estime à juste titre qu'il importe de faire bénéficier le plus grand nombre d'enfants possible de la cure au grand air, et en regrettant que le budget de l'œuvre ne lui permette pas d'envoyer chaque année plus de colons dans les Vosges, il a pensé à créer dès 1904 une demi-colonie de vacances pour les enfants des écoles de Bar-le-Duc.

Pendant le mois d'août, plus de quatre-vingts enfants sont transportés en chemin de fer dans le bois de Massonges aux environs de la Ville, et cela à très peu de frais : la Compagnie meusienne ne faisant payer gracieusement que 0 fr. 10 par enfant pour le billet aller et retour. Le lieu de rendez-vous se trouve, au voisinage d'une ferme, dans une vaste prairie incluse dans notre belle forêt du Barrois.

Les enfants partent le matin à six heures et demie, et rentrent à Bar pour midi. Un déjeuner composé de laitage leur est servi dans la matinée. Garçons et fillettes de nos écoles s'amuseut là en plein air, sous l'œil bienveillant d'institutrices de la Ville, qui avaient bien voulu accepter cette mission. Monsieur le Docteur Ficatier avait pu obtenir de personnes charitables, toutes sortes de jeux très appréciés des enfants.

Pendant quelques années, l'œuvre fonctionna pour le grand contentement de nos jeunes écoliers et écolières.

Monsieur le Docteur Ficatier a dû suspendre ces années dernières, avec grand regret, sa très intéressante initiative : la question du personnel surveillant n'ayant pu être résolue favorablement. C'est là un peu le sort, il est vrai, de toutes les œuvres privées.

Il est à souhaiter que dans l'avenir l'œuvre reprenne son essor et que des institutrices de bonne volonté acceptent de donner leur concours, comprenant toute la beauté et la grandeur de leur rôle, modestes et combien utiles pionniers de la rénovation morale et physique de ces enfants, à qui elles prodiguent tant de dévouement pendant les mois de classes.

CHAPITRE QUATRIÈME

VOSGES

Œuvre Vosgienne des Colonies de vacances.

Cette œuvre a été fondée en 1904, à Epinal, par Monsieur Léon Schlosser, avocat, membre du comité de l'Union nationale, sous le patronage de la Jeunesse Vosgienne, association départementale d'instruction et d'éducation, dont Monsieur Schlosser est également le dévoué président et qui a comme programme de répandre l'instruction et l'éducation sous toutes ses formes : cours d'adultes, conférences urbaines et rurales avec projections lumineuses, bibliothèques fixes ou circulantes, prêts gratuits de clichés ou de documents divers...

L'œuvre vosgienne des colonies de vacances a pour but d'envoyer à la montagne des enfants et adultes (des deux sexes) de 8 à 17 ans, afin de combattre l'anémie et la faiblesse de constitution : l'œuvre n'admet pas de tuberculeux. Elle accepte volontiers les demandes des personnes ou œuvres qui s'occupent du placement familial à Paris ou dans les autres départements.

Le siège principal de l'œuvre est à Epinal, il existe dans bon nombre de centres importants du département des sections que le comité d'Epinal a organisées : en particulier à Nomexy et Thaon (1906), Golbey (1907), Remiremont (1908).

Les ressources de la société consistent en dons divers et souscriptions publiques. L'œuvre prend à sa charge

tous les frais (voyage, pension, assurance, soins médicaux et pharmaceutiques, au besoin). Le prix de la pension est de 1 fr. 25 par jour.

L'œuvre a adopté le système du placement familial, pendant trente jours, chez de braves fermiers qui accueillent les jeunes colons comme leurs propres enfants.

L'œuvre est entièrement neutre au point de vue politique et religieux, et seul l'avis des médecins examinateurs et la situation de famille déterminent le choix des participants.

Les enfants sont, en effet, soumis à un examen médical à l'arrivée et au départ, au moyen des opérations du pesage, de la mensuration et de toutes autres constatations sur l'état de santé générale. Les résultats obtenus sont très satisfaisants et des plus encourageants.

Les enfants sont sous la surveillance de personnes de confiance, en moyenne quatre pour l'ensemble de la colonie. En règle générale, tous les enfants sont répartis dans le même village, à la pittoresque station de Vagney ; il est arrivé certaines années de diviser la colonie en plusieurs groupes, placés chacun dans des villages différents. Par exemple en 1907, la colonie était répartie de la façon suivante :

Dix enfants, 7 filles et 3 garçons ont passé 29 jours à Gérardmer, qui avait reçu en 1906 le gros de la colonie ; un garçonnet a passé 60 jours à Gironcourt, et deux autres ont passé quarante-cinq jours à La Chapelle-aux-Bois. Le groupe principal, formé de 14 garçons et de 20 fillettes, a passé un bon mois de 31 jours à Vagney et à Rochenon.

Certains enfants sont restés un second mois, quelques-uns gratuitement, d'autres aux frais de leur famille. Une fillette est restée une année entière chez les fermiers qui lui servent de parents nourriciers.

En six années, l'œuvre a fait bénéficier d'un séjour à la campagne 375 enfants, la grande majorité pour une durée d'un mois.

Nous donnerons une mention spéciale à la colonie de Golbey : une section autonome a été créée en 1907 dans cette localité, bien qu'elle soit proche d'Epinal, dans l'espoir de susciter un mouvement local et de créer une œuvre que les ressources des habitants de la commune pourraient suffire à faire vivre : les ressources sont fournies par la vente de billets de tombola, une petite participation des familles et une subvention de la caisse centrale de l'association des colonies de vacances. Cette section est actuellement en bonne voie et a donné de bons résultats.

Pour terminer, nous rappellerons que la Jeunesse Vosgienne, dont l'œuvre vosgienne des colonies scolaires est une filiale, a été récompensée par une Médaille d'or à l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles (1910).





DEUXIÈME PARTIE

ORGANISATION MATÉRIELLE ET FONCTIONNEMENT DES ŒUVRES DE COLONIES SCOLAIRES DE VACANCES

Après avoir passé en revue les différentes œuvres lorraines de colonies scolaires de vacances, nous avons cru bon de rassembler dans les chapitres qui vont suivre, la partie commune, en général, à toutes les œuvres, c'est-à-dire leur organisation matérielle et leur fonctionnement.

Nous avons voulu éviter, de la

sorte, de faire de nombreuses redites à propos de la description de chaque œuvre. De plus, en suivant ce procédé, il nous sera plus facile de faire ressortir les points de détails qui ne sont pas envisagés de la même façon par ces œuvres diverses.

Il n'entrera nullement dans notre pensée de faire une classification de mérite de toutes ces œuvres, et de décerner des premiers ou des seconds prix. Elles sont toutes animées du même désir, celui de faire le bien ; elles sont unies entre elles par le même esprit, celui de préserver le plus d'existences possibles d'enfants, et il ne peut exister de rivalité mesquine, sur un terrain aussi noble et aussi élevé que celui de répandre plus de santé et plus de bien-être.

CHAPITRE PREMIER

CHOIX DES ENFANTS

Nous abordons immédiatement la question confessionnelle. On a pu voir que certaines des œuvres lorraines étaient destinées de préférence soit aux enfants catholiques, soit protestants, soit israélites. D'autres œuvres, au contraire, font abstraction de toute idée religieuse et se placent nettement sur le terrain d'une neutralité absolue.

Le père soutient toujours ses enfants ! Inclignons-nous, simplement, au nom de la Liberté, devant ces façons de voir, qui se défendent, d'ailleurs, toutes parfaitement.

En règle générale, les enfants sont proposés par les Directeurs d'Ecole, parmi les élèves paraissant souffreteux et appartenant à des familles nécessiteuses et nombreuses. Il est bien recommandé par les Présidents des œuvres dans leur lettre donnant connaissance aux instituteurs et institutrices de l'ouverture du registre d'inscription pour faire partie des colonies, il leur est bien recommandé, dis-je, de ne pas considérer les colonies de vacances comme une récompense de fin d'année scolaire, à donner aux élèves les plus méritants, les plus appliqués et les plus sages. Toute colonie scolaire doit être envisagée comme une cure à faire suivre à des enfants qui ont besoin de grand air pour se développer. Souvent ce sont les élèves

les moins studieux, les derniers de leur classe qui retirent le plus de profits d'un séjour à la campagne, et qui étonneront l'année suivante leurs maîtres par leur application soutenue et les bons résultats obtenus. C'est là un fait que les Directeurs d'Ecole constatent dans les mois qui suivent la rentrée des classes, chez de jeunes colons de vacances précédentes.

Dans un très intéressant article écrit par le Docteur Triboulet et publié dans l'excellente revue : « l'Hygiène scolaire » (1903), nous relevons entr'autres ces deux observations, que nous citons comme cas typique d'inattention et de paresse apparente chez des enfants à la suite de maladies légères :

Observation I. — N..., garçonnet de 9 ans et demi, opéré il y a près de quatre ans déjà pour des végétations adénoïdes. Il survient chaque année chez lui des poussées subaigües dont une plus longue et plus forte cet hiver. Quand je dis forte, il n'en faudrait pas conclure à une maladie tapageuse ; à peine y eut-il un peu de fièvre éphémère de 36 heures avec catarrhe d'arrière-nez, et ce fut assez parce que pendant 3 semaines (dont cinq jours de convalescence à domicile), le jeune écolier encourut les remontrances les plus variées de ses maîtres et de sa famille, resta insensible pendant cette période aux encouragements, il était inattentif et ne fit aucun progrès. Tel fut le refrain hebdomadaire du cahier de notes. Tout se termina bien d'ailleurs, l'enfant ne fit heureusement non plus aucun progrès en maladie, et il redevint ce qu'il était avant son malaise, un brave petit travailleur d'une moyenne très satisfaisante.

Observation II. — G..., garçonnet de 7 ans et demi, est sujet à des poussées de rhino-pharyngite, avec hypertrophie amygdalienne et chacune des périodes d'activité de cette affection est suivie d'une phase de moindre attention et de dégoût pour le travail, qui peut aller jusqu'à des crises de mauvais vouloir et de désobéissance. Dans ces crises, il ne s'agit pas bien entendu d'un ou de quelques-uns de ces caprices passa-

gers, dont tous les enfants sont coutumiers, mais bien d'un état défectueux permanent qui dure de deux à trois semaines. Cet état de choses est d'autant plus frappant chez le jeune G... qu'il s'agit d'un enfant docile, aimant le travail et très stimuable par l'amour-propre.

Le nombre des demandes est toujours environ des deux tiers supérieur au chiffre limité d'admissions qu'imposent souvent les ressources des comités des œuvres.

Certains comités font surtout attention pour fixer leur choix à la situation pécuniaire des parents, ou plus exactement à leur situation de misère. Certaines œuvres tiennent donc un large compte des charges des parents et font bénéficier de préférence, toute autre condition égale d'ailleurs, les enfants appartenant à des familles nombreuses et placés dans de mauvaises conditions d'hygiène familiale.

Parmi les renseignements fournis par les Directeurs d'Ecole, il en est un dont il est fait aussi grand état : la docilité de l'enfant, c'est là un coefficient de caractère, qui a sa grande importance. L'envoi à la colonie d'enfants vicieux, pervers, ne serait pas du tout profitable pour l'ensemble de la colonie, et avant tout, il faut songer à l'intérêt général, qui consiste à mettre les enfants dans les meilleures conditions morales possibles pour profiter de la cure d'air. A la fin des vacances, les surveillants de certaines colonies (œuvre municipale de Nancy, colonie catholique de Sion, œuvre meusienne) donnent des notes sur les enfants, et en compulsant ces documents, nous avons été à même de constater que les enfants qualifiés d'espiègle, mauvais caractère, étaient précisément ceux, dont l'augmentation de poids ou de taille était la plus faible et même quelquefois nulle.

La question d'âge intervient également et a son impor-

tance. Dans presque toutes les œuvres, l'âge requis est l'âge scolaire : 13 ans comme limite extrême, la limite inférieure varie un peu, tantôt 8 ans, 9 ans, 10 ans. A notre avis, il est préférable de s'en tenir peut-être à la limite de 9 ans et même 10 ans pour les œuvres internats, car dans celles-ci, qui sont pourvues d'un règlement identique pour tous les enfants, la faiblesse des trop jeunes comparative-ment à l'ensemble empêche et retarde les promenades, c'est d'ailleurs une opinion que nous trouvons exprimée dans les rapports des surveillants de ces mêmes œuvres, et qui se plaignent parfois de la grande différence de résistance à la fatigue des colons, lors des excursions, différence, disent-ils, due en grande partie à l'âge trop peu élevé de certains enfants. Nous indiquerons dans un autre chapitre le moyen de remédier dans une certaine mesure à cet inconvénient.

Pour les œuvres à placement familial, ce reproche n'existe plus : les enfants ne sont pas astreints à une règle uniforme, et dans ce cas, chacun agit à sa guise, et suivant l'état de ses forces. La limite inférieure de 8 ans et même moins peut très bien être admise, à condition de placer les enfants dans des familles sûres, qui auront soin des colons, comme s'ils étaient leurs propres enfants.

Voyons maintenant comment intervient le médecin dans le choix des enfants. Son avis est celui qui doit prévaloir et être suivi, quand il estime que l'envoi à la colonie est urgent et tout à fait nécessaire pour la santé de l'enfant. Il écartera tout d'abord les enfants atteints de maladies contagieuses ou même en convalescence de ces affections ; tous ceux atteints de maladies de la peau ou du cuir chevelu, essentiellement transmissibles. C'est là un point, sur lequel il importe que le médecin retienne son attention, pour éviter toute contagion future, par la

facilité qu'ont les enfants d'échanger en jouant leurs coiffures.

Seront écartés également, les enfants présentant des lésions de tuberculose pulmonaire nettement déclarée. Certains médecins, estimant que les colonies scolaires sont surtout faites pour préserver les enfants, refusent l'admission à la colonie, à tous les jeunes tuberculeux avérés ; la place de ces malheureux étant plutôt dans un sanatorium.

Sont éliminés encore les enfants sujets à des crises convulsives, épileptiques ou hystériques ; à ajouter en outre comme cause de non admission l'incontinence d'urine ou de matières fécales. C'est là encore un point sur lequel, il est utile que le médecin soit renseigné pour le bon fonctionnement de la colonie, les enfants souffrant de ces infirmités étant un objet de répulsion pour leurs camarades.

Quels seront donc les enfants admis par le médecin à bénéficier du séjour à la campagne ?

D'une façon générale et commode, on peut les ranger dans une même classe ; celle des prétuberculeux. Ce sont, en effet, des prétuberculeux tous ces enfants chargés d'une lourde hérédité, fils ou filles de syphilitiques, d'alcooliques ou de tuberculeux ; ils portent en eux la source du mal, qui, implacable, les terrassera s'ils ne sont pas protégés efficacement à temps. Ce sont, aussi des prétuberculeux tous ces enfants chétifs, malingres, anémiés, tous ces scrofuleux et ces lymphatiques, et tous ces autres, dont le squelette a subi des arrêts de développement manifeste, regardez-les avec leur corps amaigri, leur thorax aplati, leurs côtes saillantes, avec ces nouures pré-sternales, et leur front bombé, avec leurs larges oreilles s'écartant de la tête. Ils en sont encore tous ces

autres présentant des lésions cutanées ou des muqueuses, qui, sur leur terrain propice, se développent avec une facilité incroyable. Et tous ces autres enfin porteurs de lésions glandulaires, avec ces chapelets ganglionnaires sous-maxillaires ou carotidiens qui roulent sous le doigt.

Voilà donc quelle sera la jeune clientèle de nos colonies de vacances.

Le rôle du médecin est souvent difficile pour dépister la nature du mal. Il est obligé fréquemment de s'entourer de renseignements rétrospectifs, concernant les parents, la vie des enfants, les maladies antérieures, qu'un rapide examen, lors de la visite médicale des enfants, proposés par les directeurs d'écoles, ne lui permet pas toujours d'obtenir. Il serait très utile pour lui d'avoir tous ces renseignements par écrit, sous la main, réunis dans un livret sanitaire scolaire, rappelant les antécédents familiaux et personnels des enfants, et qu'ils présenteraient lors de cet examen médical. Nous reparlerons plus loin des avantages de ces fiches individuelles.

Le médecin qui passe la visite médicale des candidats à la colonie scolaire, doit avoir présente à l'esprit la méthode si simple et si complète du professeur Grancher : d'abord à la palpation, augmentation des vibrations thoraciques. A la percussion, résistance au doigt et submatité aux sommets. L'auscultation est plus délicate, il est souvent plus difficile de différencier la rudesse pathologique de l'inspiration de la rudesse souvent mise sur le compte d'une respiration puérile.

Le médecin doit concentrer tous ses efforts à ausculter l'inspiration seulement, et comparativement des deux côtés. Souvent on ne constate de trouble respiratoire que dans un seul poumon, le poumon droit principalement.

L'inspiration y est affaiblie la plupart du temps, « basse

et rude ». L'expiration plus facile à écouter sera « prolongée et soufflante ».

Ce sont ces cas, que le professeur Grancher désignait sous le nom d'inspiration dissemblable, et sur lequel il appelait l'attention des médecins comme signe de tuberculose au début, surtout si cet état était accompagné d'une plus faible résistance de l'état général à la fatigue avec déperdition sensible de forces.

CHAPITRE DEUXIÈME

TROUSSEAU

Chaque colon emporte avec lui des vêtements de rechange et des objets de toilette indispensables. Les effets doivent être en bon état, propres et mis dans un sac ou une malle. Une étiquette portant en grosses lettres soit le nom et l'adresse de l'enfant, soit un numéro d'ordre est collée sur chaque bagage.

La constitution du trousseau varie un peu suivant les différentes œuvres ; on recommande d'ordinaire aux enfants de prendre en plus, avec eux, pour le voyage une pélerine ou un manteau qui leur servira à la colonie lors des soirées fraîches ou des jours de pluie.

Voici par exemple comment est constitué le trousseau des jeunes colons meusiens :

POUR LES PETITES FILLES

2 paires de bas.	2 tabliers.
3 chemises.	1 paire de souliers.
4 mouchoirs.	1 paire de sabots.
1 tricot de laine.	1 paire de pantoufles.
1 fichu.	1 peigne.
1 robe.	1 morceau de savon.

POUR LES PETITS GARÇONS

2 paires de chaussettes ou de bas.	1 pantalon.
3 chemises.	1 paire de souliers.
4 mouchoirs.	1 paire de sabots.
1 blouse ou 2 tabliers	1 paire de pantoufles.
1 tricot de laine.	1 brosse pour la tête.
	1 morceau de savon.

Voici encore celui des enfants de la colonie municipale de Nancy :

GARÇONS ET FILLETTES :

3 chemises, 6 mouchoirs de poche, 3 paires de bas, 2 vêtements complets, 3 serviettes de table, 2 tabliers, 3 serviettes de toilette, 2 paires de chaussures, brosses et peignes.

Et encore celui de la colonie catholique de Sion :

GARÇONS :

2 pantalons, 2 vestes ou blouses, 1 pélerine, 1 béret bleu, 1 tablier de classe, 2 paires de chaussures, 1 paire de lacets de rechange, 3 chemises, 3 paires de chaussettes ou de bas, 4 mouchoirs de poche, 2 serviettes de toilette, 2 serviettes de table, 1 peigne et 1 brosse à cheveux, 1 morceau de savon, 1 fourchette, 1 cuiller, 1 couteau.

Une remarque faite dans certains rapports d'œuvre, et qui a, nous croyons, une certaine utilité est celle concernant la coiffure. Il n'est pas pratique de laisser porter aux enfants des chapeaux : la meilleure coiffure serait le béret. Un des surveillants de colonies lorraines de vacances, au bout de quelques jours, a été obligé de réclamer au Directeur de l'œuvre une quinzaine de coiffures, cer-

taines ayant été emportées par le vent dans la rivière qui coulait non loin du lieu de séjour de la colonie, d'autres avaient été abimées et mises hors d'usage par les enfants en jouant.

L'œuvre de Sion a adopté le béret pour ses jeunes colons, depuis deux ans déjà et n'a eu qu'à se louer de cette décision.

CHAPITRE TROISIÈME

PRESCRIPTIONS AVANT LE DÉPART

Les enfants sont convoqués la veille du départ pour apporter leurs paquets au siège de l'œuvre.

Il leur est fait un petit discours dans le but de recommander aux jeunes colons d'être très sages pendant le voyage, d'être très dociles et de bien écouter les personnes qui vont se charger de les surveiller ou de les héberger.

Certaines œuvres profitent de cette réunion de tous les enfants pour prendre à ce moment le poids et la taille des protégés de l'œuvre. D'autres ne font prendre ces mesures qu'une fois les colons rendus au lieu de destination.

Aux parents qui vont se séparer de leurs enfants, le Président de l'œuvre recommande d'être complètement tranquilles sur le sort futur de leurs jeunes fils ou de leurs fillettes, qui vont être entre bonnes mains. Dans leur demande d'inscription des enfants à certaines œuvres de colonies de vacances, les parents prennent l'engagement de ne pas aller voir leur progéniture pendant toute la durée du séjour à la campagne. C'est là une excellente recommandation et qui est tout à fait raisonnable. Car le voyage est d'abord coûteux à ces parents, et comme il est dit très justement dans une circulaire de l'œuvre meusienne des colonies de vacances, les œuvres consen-

tent à venir en aide aux familles peu fortunées surtout.

Ces visites de parents ont encore un autre inconvénient quand il s'agit de colonies à placement familial, car il n'est pas admissible d'imposer aux paysans qui se chargent d'avoir soin des enfants, de loger et de nourrir sans rémunération des personnes adultes, père ou mère des jeunes colons.

Dans son rapport annuel, la Directrice d'une œuvre colonie internat (colonie municipale de Nancy) demande d'exiger des parents de renoncer absolument à venir voir leurs enfants : « Les fillettes que l'on vient voir pleurent à la vue de leurs parents, celles qui n'ont pas de visites pleurent également, elles se croient oubliées, abandonnées ».

Il est bien entendu que dans le cas de maladie grave, il est laissé toute latitude aux parents pour venir, à leur gré, soigner ou emmener leurs enfants.

Une autre recommandation faite encore aux parents est de ne pas envoyer d'argent de poche directement aux jeunes colons, mais de le faire parvenir au Directeur ou Directrice de la colonie, qui le remettra aux enfants, suivant les besoins, bien peu urgents d'ailleurs.



THE LITTLE GIRLS' SOCIETY

Photo. A. Zernale

CHAPITRE QUATRIÈME

VOYAGE

Le départ est proche, les enfants se pressent à la gare, arrivés bien longtemps avant l'heure du rendez-vous. C'est d'une oreille distraite, qu'ils écoutent les dernières recommandations des parents. La joie est sur les visages de ces bambins pâles, amaigris, qui vont demander la santé au grand air ensoleillé de la campagne.

La Compagnie des chemins de fer de l'Est, toujours prête à donner son large concours à toutes les œuvres philanthropiques qui s'adressent à elle, accorde très généreusement à toutes nos œuvres lorraines une réduction considérable, 66 % sur le prix du parcours. Elle facilite de plus le trajet, en évitant tout transbordement des enfants en cours de route, en particulier pour l'œuvre meusienne. Elle réserve de grands wagons à couloir pour le voyage des jeunes colons.

Ceux-ci sont accompagnés par les personnes chargées de veiller sur eux pendant toute la durée de la colonie. Certains présidents d'œuvres, entr'autres M. le Docteur Ficatier, de l'œuvre meusienne, poussent le dévouement jusqu'à accompagner le convoi et à s'assurer par eux-mêmes, si tout se passe normalement.

Beaucoup d'enfants n'ont jamais quitté la maison pater-

nelle, c'est un spectacle tout nouveau pour eux que celui de ces paysages se déroulant devant eux, comme des tableaux de cinématographe (c'est là leur réflexion naïve!)...

Mais le train approche de la gare destinatrice, c'est un remue-ménage sans pareil dans le wagon, on se précipite aux portières, et quand la machine s'arrête, ce sont des cris joyeux, qui sortent de leurs jeunes poitrines, saluant le pays hospitalier qui va les recevoir.

CHAPITRE CINQUIÈME

COLONIE A PLACEMENT FAMILIAL

C'est une colonie, où les enfants sont répartis dans un village bien situé, dans un pays salubre, parmi des familles de cultivateurs aisés, présentant des qualités morales suffisantes pour recevoir les jeunes pupilles de l'œuvre.

Le premier point qui retient notre attention est la désignation de cette localité. Nos œuvres lorraines ont toutes fait des choix excellents, et que ce soit à Xonrupt, à Celles-sur-Plaine, ou à Vagney, c'est le même bon air vivifiant des Vosges que l'on respire, dans des conditions de climat très favorable. Nos œuvres se sont d'ailleurs tellement bien trouvées d'un premier séjour dans ces jolis villages, que, régulièrement chaque année, elles y renvoient leurs colons. Il n'est pas à dire pour cela qu'elles le font sans s'inquiéter de l'état sanitaire de la commune, au moment où elles se proposent d'y faire séjourner les jeunes colons. Les Présidents des œuvres s'entourent chaque année de tous les renseignements désirables, et demandent quelques semaines avant le départ fixé, aux personnes compétentes, docteurs ou maires généralement, s'il n'y a pas d'épidémie régnante alors dans la localité. Nous extrayons, à titre d'exemple, le passage suivant emprunté à une lettre écrite en 1910 par M. le Docteur Briffaut, de Gérardmer à M. le Docteur Ficatier et concernant l'envoi de la colonie meusienne à Xonrupt.

« L'état sanitaire de Xonrupt est très satisfaisant, aucun cas suspect à signaler, et il y a lieu de n'avoir aucune appréhension à y mettre les enfants cette année encore. »

Une autre question maintenant à envisager est le choix des parents nourriciers. On désigne ainsi sous ce nom les braves gens de ces villages des Vosges, qui veulent bien se charger de donner le logement et la nourriture aux jeunes colons pendant toute la durée du séjour. Ordinairement, ils sont désignés par l'instituteur du lieu, qui connaît bien toutes les familles, et sait chez qui l'on peut placer en toute confiance les jeunes citadins.

Là encore, les Présidents de nos œuvres lorraines à placement familial s'entourent de toutes les garanties désirables. Résolument on écarte du choix, toutes les personnes qui vendent de l'alcool ou ont une réputation de buveurs incorrigibles, de même celles chez qui les préceptes les plus élémentaires d'hygiène ne sont pas observés. Ordinairement, les enfants se trouvent tellement bien chez leurs hôtes, ils y sont tellement gâtés qu'ils demandent à retourner chez eux l'année suivante, quand ils sont encore admis à la colonie.

Il est fait aux parents nourriciers certaines recommandations qu'ils sont obligés de suivre, s'ils veulent continuer à recevoir des colons.

On leur demande de tenir les enfants très proprement et de veiller à ce que les enfants se lavent avec le plus grand soin chaque matin. On exige aussi d'eux qu'ils ne fassent pas coucher plus de deux enfants dans le même lit, et qu'ils mettent les enfants de même sexe dans la même chambre.

Quand les enfants sont levés, la chambre où ils ont couché doit être largement aérée, le lit défait et les draps mis à l'air une grande partie de la matinée. Les parents

nourriciers ne doivent pas donner de vin pur aux enfants, à plus forte raison d'alcool ou de liqueurs, peu de café aussi. Il est bien entendu également que les jeunes colons ne seront pas astreints à travailler et ne pourront pas être occupés à porter de lourdes charges ni à remplir le rôle de petits bergers, de peur d'accidents pouvant entraîner de graves infirmités.

Enfin, il est demandé aux parents nourriciers de signaler immédiatement aux surveillants ou surveillantes de la colonie tout enfant qui se conduirait mal et qui serait une cause de mauvais exemples continuels pour ses petits camarades. Après une première admonestation sévère, l'enfant est renvoyé à la maison paternelle à ses frais, si le mauvais caractère persiste et si le scandale continue.

Monsieur le Docteur Ficatier, dans un très intéressant article publié dans « Gérardmer-Saison » (l'excellente revue due à l'initiative de Monsieur Géhin, le distingué Directeur de l'école supérieure de garçons de Gérardmer), Monsieur le Docteur Ficatier, dis-je, écrit ainsi ses impressions, lors d'une visite faite à la colonie meusienne à Xonrupt : « Les enfants reçoivent de la part des familles vosgiennes, les soins les plus intelligents et les plus affectueux. J'ai visité presque toutes les demeures qui abritent nos chers protégés et je suis revenu ravi. Partout, j'ai trouvé le logis propre et gai, les hôtes aimables, bons et serviables. On ne saurait trop vanter les grandes qualités de ces braves gens ; pendant cinq semaines, ils deviennent ainsi les parents adoptifs de nos pupilles qui les aiment sincèrement et ne les oublient pas de retour au pays natal. Quant à la Directrice de la colonie, Mademoiselle Chailly, institutrice à Xonrupt, comment dire toute son affectueuse sollicitude pour nos

petits et tout son ingénieux dévouement? Nous ne pouvions rêver une collaboratrice plus éclairée, plus parfaite assurément; qu'elle reçoive ici la sincère expression de notre respectueuse reconnaissance. »

Monsieur le Docteur Ficatier exprime là d'excellente façon les sentiments qui l'animaient après sa visite à la colonie meusienne. Pour les autres œuvres, il en est absolument de même quant à la façon de penser de tous ceux qui ont pu voir de près les intérieurs de nos braves paysans lorrains si hospitaliers.

Les Présidents des œuvres ne s'en tiennent pas d'ailleurs aux visites qu'ils font à leurs colonies: ils sont tenus au courant presque journellement de ce qui se passe, par des lettres écrites par les surveillants ou surveillantes toujours très consciencieux à remplir leurs fonctions.

Les jeunes colons sont répartis par petits groupes de 2 à 6, quelquefois 8, parmi les familles choisies. A notre avis, le chiffre de quatre par famille nourricière est largement suffisant, si l'on veut maintenir continuellement le bon ordre parmi ce petit monde.

Quelle est la vie quotidienne de nos jeunes colons? Ce qui les charme le plus, c'est la grande liberté dont ils jouissent, c'est le plaisir d'aller gambader à leur aise. Au début, ils se sentent dépaysés, il y a des pleurs inconsolables, surtout chez les petites filles plus sensibles. On parle de vouloir retourner chez soi, on réclame la maman à grands cris, on ne veut plus absolument rester. Et puis le lit est dur, on ne le fait pas comme cela chez nous! Et la nourriture encore, cette grosse potée fumante, qui vous écœure par le lard qu'elle contient! Mais peu à peu, tout s'apaise, la Directrice s'efforce de ramener au calme tous ces jeunes enfants; elle les raisonne doucement, puis le jeu est là qui vous appelle.

Au bout de deux jours, les larmes sont vite séchées, et on se lance dans des parties folles entre amis ou amies. Le séjour dès lors va paraître agréable. Les journées se passent en promenades, en jeux divers. De temps en temps l'instituteur ou l'institutrice rassemble la colonie pour une excursion un peu longue, et où il se servira de tout ce que l'on rencontrera pour faire continuellement une leçon de choses qui frappera son jeune auditoire.

Quel émerveillement parfois ! et quelles grandes découvertes souvent ! pour tous ces jeunes citadins qui ignoraient tout des choses de la terre !

Le ruisseau est là tout près, on y barbotte, on se lance à la poursuite effrénée des oies ou des canards. La forêt n'est pas loin non plus, on cueille d'excellentes brimbelles, les mains seront tachées, les effets aussi ; qu'importe ! c'est la nature, la soif du grand air, de la liberté qui domine tout !

En rentrant la brave fermière tend à ses jeunes pensionnaires, une tasse d'un bon lait chaud, qu'elle vient de traire, de la belle petite vache blanche et noire, toujours si propre, si soignée par ses maîtres. Aux repas, maintenant, tout est trouvé excellent, les œufs bien frais abondent, et la bonne soupe lorraine ne fait plus peur aux estomacs affamés. La maman nourricière gâte ses jeunes enfants, elle leur prépare ce qu'elle sait devoir leur faire le plus de plaisir. On ne la quitte plus, on va avec elle dans la forêt ramasser des sacs de pins ; on rapporte de gros paniers de brimbelles. Nos jeunes citadins sont devenus de petits paysans, certains se risquent même à marcher pieds nus, pour être plus dans la couleur locale, et ressembler tout à fait aux enfants des fermiers, comme ils disent !

Des excursions nombreuses et instructives sont faites,

les surveillants de la colonie de Monsieur Le Monnier, par exemple, ne manquent pas de faire visiter toutes les scieries de la vallée de la Celles. Une promenade à un monument élevé en l'honneur de cinq francs-tireurs des mobiles de l'arrondissement de Lunéville, tombés en 1870, sous les balles prussiennes est l'objet d'une excellente leçon de patriotisme. Puis ce sont encore des excursions à Bionville, à Pierre-Percée, où l'on peut admirer les ruines de l'ancien château-fort construit sur une roche énorme, d'où l'on découvre tout l'arrondissement de Lunéville. Les jeunes colons ont fait l'ascension du Coquin et ont admiré une autre fois le superbe petit lac de la Maix entouré de sapins et perdu dans la verdure.

Les jeunes colons de la colonie meusienne bénéficient de leur côté de nombreuses excursions aux environs de Xonrupt. Une des promenades les plus agréables à faire consiste à suivre la fraîche route de Kirchompré. D'un côté, c'est la Vologne, avec ses jolies cascades, de l'autre c'est la forêt de sapins qui descend à pic jusqu'à la route.

Une excursion aussi répétée chaque année est celle de la Schlucht et du Hohneck, offerte gracieusement par le Directeur des tramways de Gérardmer. Les enfants assistent là à un spectacle inoubliable de la nature, et qui laissera un profond souvenir dans leurs jeunes cerveaux, et puis, là encore, il y a la frontière, et à deux pas, notre belle plaine d'Alsace. Comment mieux faire toucher du doigt à tous ces jeunes enfants, à cette jeune génération la plaie toujours saignante et jamais guérie, que la France porte au côté, et comment mieux les entretenir, que là même, des espoirs toujours vivaces et des futures revanches!

CHAPITRE SIXIEME

COLONIE-INTERNAT

Toute différente est la vie des colons qui font partie de ce groupement. C'est la vie en commun, la vie de pensionnat où tout est tracé d'avance, nulle part à l'imprévu, le règlement est là que maîtres et élèves sont obligés de suivre. Nous nous empressons d'ajouter que les indications qu'il comporte ne sont pas très rigoureuses et sont très douces à remplir.

Pour les Présidents, de nombreuses préoccupations de leurs collègues des œuvres précédentes n'existent pas. Ils envoient les enfants dans une école ou un grand établissement situé à la campagne. Le local est loué pour la colonie, pour la durée du séjour. Certaines œuvres plus fortunées et ayant pu disposer d'un certain capital ont mieux fait encore, elles se sont rendues propriétaires d'un immeuble qu'elles ont spécialement aménagé pour recevoir les colons. Cela est très avantageux pour le fonctionnement de l'œuvre. Le comité peut aménager la maison comme bon lui semble, et les améliorations matérielles reconnues nécessaires, une saison, pendant le séjour des colons restent acquises, et les colonies suivantes en profitent : ce n'est plus un sempiternel recommencement d'installation à faire, à chaque année.

Pour l'administration intérieure de la colonie, deux systèmes sont en présence, celui de la pension à forfait et celui de la régie directe.

Dans le premier cas, le comité traite à forfait avec un hôtelier des environs qui se charge pour un prix convenu à l'avance, de pourvoir à la nourriture de la colonie. Dans le deuxième cas, au contraire, c'est l'œuvre qui se charge elle-même d'acheter toutes les denrées nécessaires et qui les fait préparer par un personnel attaché à l'établissement. Le deuxième système a peut-être l'avantage d'être plus économique, mais impose à l'œuvre la nécessité d'avoir recours à un supplément de personnel.

Aussitôt les enfants arrivés à la colonie, il leur est remis un numéro d'ordre, qui servira dans la suite à leur faciliter la recherche de leur place au dortoir, au réfectoire, au vestiaire. Ils sont ensuite réunis par les soins de leurs maîtres ou maîtresses, et souvent c'est le Président de l'œuvre, lui-même, qui commente aux jeunes colons, d'une façon plaisante, pour ne pas effaroucher tous les pauvres gosses, les différents articles du règlement et leur explique quel va être leur nouveau genre de vie.

Nous donnons ci-après le règlement en vigueur à la colonie de Sion, un des modèles du genre :

ART. I. — A partir du moment où ils sont réunis, les enfants devront se montrer disciplinés et obéissants envers les surveillants, tout acte d'indiscipline, toute infraction grave au présent règlement, tout propos ou toute action portant atteinte à la religion ou à la morale entraînera le renvoi immédiat du délinquant.

ART. II. — Tout enfant qui salirait plusieurs fois son lit ou serait trop faible pour accompagner ses camarades dans les exercices ou promenades ne pourra être conservé.

ART. III. — Les enfants qui auraient reçu de leur famille quelque argent doivent, s'il dépasse la somme de deux francs, le déposer entre les mains du Directeur de la colonie qui le tiendra à leur disposition.

ART. IV. — Chaque enfant dès qu'il est levé, fait son lit, se lave avec soin, cire ses souliers et met en ordre ses vêtements.

ART. V. — Pendant les repas, les enfants doivent se tenir convenablement, être calmes, manger proprement et ne pas boire trop.

ART. VI. — Dans les récréations et promenades, les enfants ne doivent pas s'écarter des groupes formés par les surveillants. Ils ne doivent pas sortir sans permission des bâtiments, cours, où ils doivent régulièrement se trouver.

ART. VII. — Messieurs les surveillants sont priés de faire prendre aux enfants les précautions nécessaires pour éviter les indispositions, pouvant résulter du changement brusque de la température ou du repos à l'ombre trop prolongé après transpiration.

ART. VIII. — Il est formellement interdit :

1) de manger en dehors des repas et du goûter, et de garder du pain dans ses poches ;

2) de boire dans les promenades autrement qu'au goûter ;

3) de fumer ;

4) de parler au dortoir ;

5) une fois l'heure du coucher, personne ne doit plus sortir du dortoir.

ART. IX. — Les enfants sont pesés à l'arrivée, à la fin de chaque semaine et au départ.

ART. X. — Les enfants recevront une note MM. les sur-

veillants, et si cette note est mauvaise, ils ne pourront être repris à la colonie une autre année.

La question de la nourriture a son importance, elle est tranchée au mieux des intérêts des jeunes colons.

Voici par exemple le menu-programme de la colonie scolaire de Sion, qui traite à forfait pour 1 fr. 75 par enfant et par jour avec un hôtelier du voisinage :

Petit déjeuner : une soupe.

Déjeuner 11 h. 1/2 : viande ;
légumes secs en purée ;
pommes de terre ;
pain rassis à volonté ;
vin et eau.

Goûter : pain.

Dîner 6 h. 1/2 : soupe (au lait : lundi et jeudi) ;
2 œufs ;
potée au saucisson et salade ;
fromage ou confiture ;
pain rassis à volonté ;
vin et eau.

Les surveillants auront un plat de viande en plus à chaque repas et une 1/2 bouteille de vin. La journée du surveillant est payée 2 fr. 50.

Dans le rapport de l'œuvre municipale de Nancy de 1908, nous extrayons ce passage concernant la nourriture : « Je ne crois pas exagérer en affirmant que tous les jeunes colons ont été mieux nourris que dans leurs familles. Voici le menu ordinaire : le matin, café au lait ; à midi, potage, viande, légumes et dessert consistant en fruits ou compote ; le soir : potage, viande, légumes et fruits ; en outre à dix heures et à quatre heures, un bon morceau de



Colonie Scolaire de la Meuse à Xonrupt (1910).

pain ; à chaque repas, un verre de vin ; les jours de dimanches et fêtes, un plat en plus et un gâteau. Depuis 36 ans que je suis instituteur, ajoute l'honorable auteur du rapport, je n'ai pas toujours eu un ordinaire aussi confortable ».

Comme on peut le voir, les jeunes colons n'ont pas lieu d'être mécontents de leur hôtelier, qui est une des bonnes sœurs attachées au prieuré de Flavigny, et qui achète directement au village les denrées nécessaires, qu'elle fait préparer ensuite.

En prenant, pour exemple, la colonie municipale de Nancy, voici quelle est la vie quotidienne du colon :

A six heures un quart, lever ; chacun se débarbouille à grande eau, s'habille, cire ses chaussures, remet en ordre ses affaires particulières et se tient prêt pour le déjeuner qui a lieu à sept heures. Il est suivi d'une récréation d'une heure. Puis a lieu le départ en ordre, sur quatre rangs, pour une promenade qui dure jusqu'à onze heures et demie. A midi est servi le dîner, favorablement accueilli. Il est suivi d'une nouvelle récréation d'une heure et d'une seconde promenade. La rentrée à l'étape se fait vers six heures et quart, et les jeunes colons, l'appétit ouvert par le grand air se mettent à table à six heures et demie. Une troisième récréation aussitôt après dure jusqu'à huit heures. Mais les enfants fatigués par les jeux et les courses de la journée sont moins bruyants et ne se livrent guère qu'à de graves conciliabules, où ils échangent entre eux les impressions de la journée.

Puis c'est le signal du coucher, les jeunes colons se rendent au vestiaire, y déposent leurs chaussures et à l'appel de leur numéro montent au dortoir en silence et dans l'ordre le plus parfait. Le sommeil réparateur gagne bientôt tous les cerveaux et c'est dans le calme d'une belle

nuit d'été que s'achève la journée si mouvementée et si pleine de nouveautés pour eux, de tous ces bambins, souvent si turbulents, mais bien dociles quand même.

Les promenades qui ont lieu matin et soir sont une source d'enseignement fécond, dont ne manquent pas de profiter les excellents maîtres ou maîtresses qui se dévouent avec un grand zèle à toute cette jeunesse pour qu'elle retire le plus de bien possible de la cure au grand air.

Les jours de pluie, tout ce petit monde est maussade et s'ennuie franchement. Les surveillants et surveillantes à l'œuvre s'efforcent de distraire de leur mieux les enfants. Les colonies-internat disposent, il est vrai, de grandes salles de récréation, des jeux sont organisés, mais l'entrain n'est pas là, les colons se lassent vite. Ce sont ces jours-là qu'emploient les instituteurs et institutrices pour faire écrire les colons à leurs parents, leurs impressions de la vie à la colonie en des lettres touchantes de naïveté, comme en savent écrire à cet âge nos jeunes garçons et fillettes.

CHAPITRE SEPTIÈME

COMPARAISON ENTRE LES DEUX MODES

DE PLACEMENT

Cette question a été l'objet de nombreuses discussions entre partisans et adversaires des systèmes en présence, dans les différents congrès de colonies de vacances.

Spectateur impartial, nous dirons simplement que souvent la solution adoptée est dictée aux Présidents d'œuvres par des considérations auxquelles ils ne peuvent se soustraire : en particulier la question financière ; et nous n'avons aucun motif, de parti pris, à nous ranger parmi les détracteurs de l'un ou l'autre de ces systèmes. De par l'étude que nous en avons faite, nous estimons que chacun d'eux, dans notre région lorraine, donne d'excellents résultats, dûs sans doute surtout à l'esprit d'organisation très développé et très bien comprise des présidents de nos œuvres lorraines.

C'est sans contredit, le système du placement familial qui est le plus combattu et le plus décrié. Nous n'avons pas à juger ce qui se passe en dehors de notre Lorraine, nous pouvons affirmer hautement une chose, c'est que les objections de principe qu'on oppose à ce système sont, chez nous, réfutées par les faits eux-mêmes, et encore une

fois, hâtons-nous de le dire, grâce aux précautions et à la sagesse que déploient les organisateurs de nos œuvres à placement familial.

On a dit d'abord que des paysans peu scrupuleux demandaient à loger et à nourrir les petits colons, en voyant par là, une source de revenus pour eux ; ils chercheraient à tirer le plus de bénéfices possibles sur la pension payée et cela au détriment de la nourriture à donner aux enfants. On a cité des cas d'enfants qui ne recevaient que du pain pour tout aliment, ce premier grief tombe de lui-même en se reportant à ce que nous avons dit sur le choix des parents nourriciers de nos œuvres lorraines.

On a ajouté encore : le nombre des maisons bien tenues sera-t-il suffisant pour loger tous les enfants de la colonie ? Oui, dans notre contrée parce que le nombre des enfants n'est pas trop considérable et permet de loger tous les enfants dans le même village ce qui facilite la surveillance.

Une objection, peut-être plus sérieuse, a été faite sur le nombre d'enfants à admettre par famille nourricière. Il nous semble que l'on devrait s'en tenir au chiffre de deux enfants par famille, naturellement du même sexe ; à la rigueur en placer quatre dans les chambres à deux lits, spacieuses et bien aérées, de certaines fermes vosgiennes. Les chiffres de 6 et à plus forte raison 8 enfants par maison sont, à notre avis, exagérés, à moins de conditions tout à fait spéciales de logement, et s'il s'agit de grandes maisons de culture.

Enfin reste à envisager la question surveillance ; on a beaucoup exagéré en disant que dans une colonie à placement familial cette surveillance était nulle. Les dévouées institutrices ont les enfants sous la main, elles les réunissent le plus souvent possible de la journée pour leur faire faire des promenades, causeries ou écouter quelques leçons

de circonstances. Le côté moral n'est certainement pas négligé, comme on le dit souvent. Les parents nourriciers interviennent aussi, et sont tenus d'avertir les surveillants de tout écart de conduite sévèrement réprimandé et suivi même parfois, pour faire un exemple, du renvoi de la colonie.

Ces réprimandes ont rarement l'occasion d'être faites, car il ne faut pas oublier que la colonie de par son recrutement même et les notes données par les Directeurs d'Ecoles, n'est composée en presque totalité que d'enfants dociles et à caractères soumis. Voici à titre d'exemple, deux certificats délivrés par une directrice d'Ecole, à deux de ses élèves, qui avaient demandé à faire partie de la colonie meusienne :

ÉCOLE PRIMAIRE SUPÉRIEURE ANNEXE

Je certifie que Jeanne D... peut faire partie de la colonie scolaire qui sera conduite dans les Vosges.

Note : Enfant très délicate de santé, qui n'a pas pu fréquenter l'école depuis de longs mois.

Caractère très doux.

Juillet 1910.

La Directrice,

Je certifie que Andréa P... peut faire partie de la colonie scolaire qui sera conduite dans les Vosges.

Note : Bonne petite élève docile.

Juillet 1910.

La Directrice,

Les colonies-internat n'ont pas à subir les reproches précédents. Dans ce système, c'est surtout le côté moral éducateur qui est bien compris, avec une direction continuelle, qui se dépense sans cesse et qui peut agir sur l'esprit des enfants. Cela est si vrai, que toutes les œuvres à caractère nettement confessionnel ont adopté la colonie-

internat. Le but proposé est d'agir autant sur le moral que sur le physique.

La vie à la colonie d'internat est très régulière, bien réglée ; on le lui reproche, d'ailleurs, parce qu'elle a tendance à détruire l'esprit d'initiative de l'enfant, qui n'a qu'à se laisser guider toute la journée.

On dit aussi que l'enfant de 8 à 9 ans a surtout besoin des soins de la famille. S'il a un caractère timide, il se sentira perdu au milieu de ses camarades, il n'osera rien demander, encore moins se plaindre d'un mal quelconque, ce sont des enfants qui sont malheureux en colonie-internat, et à qui le séjour de la colonie ne profite pas.

De plus que faire des enfants trop délicats : ils n'ont pas la même résistance physique pour faire de longues promenades ou participer à certains grands jeux. La plupart de nos œuvres lorraines à placement internat ont compris ces reproches, en exigeant une limite inférieure d'âge de 9 ans 1/2 à 10 ans pour être admis à faire partie de la colonie. Certaines de nos œuvres internat ne consentent pas à prendre les enfants trop débiles, qui seraient plutôt à charge pour la colonie et la paralyseraient en réclamant des soins spéciaux assidus. C'est le médecin, dans ce cas, qui est le grand juge à cet égard, lors de la visite médicale précédant le départ.

M. le Pasteur Comte, de Saint-Etienne, un partisan convaincu du placement familial, critique la colonie-internat au point de vue d'une discipline parfois trop rigoureuse : « Si vous enfermez les enfants dans une maison, le séjour à la campagne ne sera que la continuation de l'Ecole, vous rendrez la campagne odieuse à ces enfants, à qui vous empêcherez de goûter la vie au grand air ». Ce reproche a été certainement fait à juste titre dans certains cas, mais nous ne pensons pas qu'il puisse s'appliquer aux

œuvres lorraines, avec leurs surveillants si remplis de tact et de dévouement.

En défendant leur manière de voir, les partisans du placement familial ajoutent qu'avec leur système les enfants apprennent mieux à connaître les choses de la campagne, en vivant réellement de la vie rurale qui laissera chez eux une impression et qui durera à ce point, que plusieurs de ces anciens colons viendront demander plus tard à la terre leur gagne-pain quotidien.

Se plaçant encore à un autre point de vue, ils prétendent développer chez l'enfant l'idée de famille, car le sentiment familial est élevé chez le paysan : la famille, a-t-on dit, est la richesse du paysan. Du contact de ces deux caractères si opposés l'un à l'autre de celui de l'ouvrier des villes et de celui du paysan, il résultera pour l'enfant une fusion très heureuse entre eux, et qui lui permettra de corriger la soif d'idéal de l'un avec le calme et le solide réalisme de l'autre.

Pour la question matérielle, la colonie-internat l'emporte, dit-on, certainement sur la colonie à placement familial, mais au contraire d'aucuns ont voulu y trouver là plutôt un inconvénient qu'un avantage, estimant que l'enfant est placé dans des conditions bien supérieures à celles du milieu habituel où il vit, et qu'on lui donne des goûts plus élevés que les siens, en l'habituant, par exemple, à ne plus se servir lui-même et à avoir autour de lui des domestiques pour mettre en ordre ses affaires.

Nous ne croyons pas que nos colonies-internat aient eu comme résultat pratique de donner à leurs jeunes protégés des idées de grandeur : on oblige les colons à se servir eux-mêmes, à cirer leurs chaussures, à faire leur lit, et à tour de rôle, à approprier le dortoir ou le réfectoire.

Reste encore la question nourriture, elle peut être supérieure comme finesse et comme service dans les colonies à placement internat. Elle plait mieux aux enfants par la confection variée des menus et se rapproche de la nourriture à laquelle ils sont habitués. Mais il n'est pas démontré que ce soit là un réel avantage : « La nourriture de la ville, a-t-on écrit, n'est pas celle qu'il faut aux enfants. C'est une nourriture d'adultes. » M. Marcel Labbé ajoute : « La nourriture de la campagne est celle qui convient le mieux aux enfants. La période d'acclimatement est d'ailleurs rapide et cette alimentation campagnarde joue pour eux le rôle d'un véritable régime de cure. »

Enfin on doit aussi penser, dans la comparaison entre ces deux systèmes, à la question financière : « L'argent est le nerf de la guerre, » a-t-on dit de tout temps. Les œuvres à placement familial, sur cette question, l'emportent sur les œuvres internat ; leur fonctionnement est plus économique ; les dépenses de tout ordre y sont moins élevées et l'entretien des colons y est meilleur marché. En examinant les budgets de nos œuvres lorraines, nous avons constaté qu'il y a parfois un écart très grand entre le coût de chaque enfant à l'œuvre dans les deux systèmes : rien que pour la pension seule, nous avons trouvé une différence de 0 fr. 40 à 0 fr. 50 par enfant et par jour.

CHAPITRE HUITIÈME

QUELLE SORTE DE PLACEMENT ADOPTER ?

Du chapitre précédent, nous voulons tirer la conclusion très nette, que, chez nous, pour nos œuvres lorraines, la question du système de placement importe relativement peu. Comme nous le verrons, les résultats physiques et moraux sont identiques des deux côtés. Cela tient en majeure partie, à ce fait que les partisans de chaque système ont su en corriger les points faibles et remédier à certains défauts reconnus. Nos colonies font chacune de la bonne et utile besogne à leur manière : elles sont chacune en leur genre de véritables modèles d'organisation et on ne peut qu'en reporter tout le mérite à leurs zélés Présidents.

Pourtant, si, à notre tour, nous voulions exprimer une opinion personnelle, nous pourrions le faire très simplement de la façon suivante :

Servons-nous du placement familial, si nos renseignements sont suffisamment précis, pour le choix des parents nourriciers, sur leurs habitudes de tempérance et d'ordre, sur l'état hygiénique de leurs habitations, et si nous avons à notre disposition un personnel surveillant très actif et dévoué pour ne pas reculer devant la difficulté provenant de la dissémination des enfants dans les fa-

milles paysannes et exerçant utilement la lourde mission qui lui est confiée.

Dans le cas contraire, et si les ressources financières le permettent, fondons une colonie-internat, mais avec la pensée de fractionner les colons en groupes de même âge, de même tempérament et de même état général ; le fonctionnement de chacune de ces petits colonies y gagnerait en soins particuliers donnés aux enfants qui seraient mieux suivis, parce qu'en petit nombre. L'idéal, donc, à notre avis, serait de les répartir en différentes catégories, en somme comme des classes d'un même lycée, chaque classe ayant sa vie propre.

Cette façon de procéder permettrait aussi, dans une certaine mesure, et avec un personnel convenable, d'étendre l'œuvre aux plus jeunes, aux petits de 6 à 8 ans. Tous ces groupes vivent côte à côte dans un grand établissement, appartenant à l'œuvre situé au flanc d'une de nos belles collines des Vosges. Il serait entouré d'un grand parc, au voisinage immédiat d'une forêt de sapins. Il aurait vue aussi sur une verte vallée, arrosée d'un ruisseau aux ondes claires.

Il y aurait là tout un petit monde se reprenant à vivre, et devenant plus tard de braves petits gars, aux bras bien musclés, solides à la tâche, de bonnes ménagères robustes de santé, et tous utiles à la Patrie !

CHAPITRE NEUVIÈME

DURÉE. — RETOUR

La durée du séjour à la campagne est très variable. Nos œuvres lorraines admettent un temps moyen de trois semaines comme minimum et cinq à six semaines comme maximum. Ces limites nous paraissent raisonnables, nous dirons même que la limite inférieure de trois semaines paraît être le strict minimum, si l'on veut que la cure soit réellement profitable.

Certains directeurs d'œuvres étrangères à notre région se placent à un point de vue quelque peu différent, pour eux, il leur semble préférable de réduire la durée du séjour, au profit du plus grand nombre d'enfants admis. A l'appui de leur thèse, ils prétendent qu'il est inutile de prolonger le séjour au delà de trois semaines, que les résultats durables sont atteints, qu'après ce laps de temps, au contraire, il y aurait même perte : les enfants commencent à s'ennuyer loin de leurs parents, et, comme on a dit, « la curiosité s'épuise, l'ennui gagne ».

En pratique, cela ne semble pas très juste : s'il est un moment plutôt où l'enfant s'ennuie, c'est au commencement du séjour. Il y a là pour lui une période d'acclimatement, quelquefois même de dépression nettement accusée. L'enfant a la nostalgie du foyer familial, cet état est révélé par la balance. Dans certaines de nos statistiques, nous verrons que certains colons, au bout de la première semaine perdent de leur poids. Ce déchet est vite rattrapé, et dépassé toujours, mais c'est là un fait précis, qui met bien en lumière

la nécessité d'une durée assez longue du séjour en plein air.

Nos œuvres de colonies lorraines cherchent à garder le plus longtemps possible leurs jeunes clients : c'est souvent la terrible question financière qui intervient pour limiter la durée du séjour.

Un des maîtres en la matière de colonies scolaires, Monsieur le Pasteur Comte exprime, pour cette question de durée, une opinion très catégorique : « Dans les premiers jours, de sa vie de colon, l'enfant ne profite pas ou peu. Il traverse la période de l'adaptation au milieu, il a de la peine à s'habituer à la nourriture lactée. Le pain bis lui répugne... Ce n'est que dans la deuxième période de son séjour, que les forces reviennent à l'enfant, que ses joues se remplissent, que ses muscles se fortifient, et c'est précisément le moment qu'on choisit pour le ramener à la mansarde, où il étouffe, dans la chambre étroite et surchauffée où il peut à peine respirer... Rendre après trois semaines de vacances, l'enfant à sa famille, c'est illogique et cruel, parce qu'on ne fait qu'ébaucher un semblant de traitement et qu'on enlève ces pauvres petits êtres aux plaisirs des champs... »

Monsieur le Pasteur Comte a adopté pour l'œuvre qu'il a fondée en 1892, à St-Etienne : l'œuvre des enfants à la Montagne, il a adopté, dis-je, quarante-cinq jours comme durée de séjour de la colonie.

Sans aller peut-être jusque-là, tout en reconnaissant pourtant qu'une durée convenable est nécessaire, si l'on veut obtenir un bénéfice appréciable au point de vue santé, et que les résultats acquis sont en rapport direct avec le nombre de journées passées à la campagne, nous dirons, en nous appuyant sur les exemples que nous avons sous les yeux et donnés par nos œuvres lorraines, que l'on

peut admettre très bien une durée minima de trois semaines, mais que descendre au-dessous de cette limite, serait s'exposer à des mécomptes certains. Cela serait réduire la colonie de vacances au rôle de voyages scolaires. Nous ne voulons pas médire de cette dernière institution, nous nous rappelons encore le célèbre « voyage en zigzag », dont la lecture a charmé notre enfance ; mais nous estimons que cette création a un caractère bien spécial et tout différent du but poursuivi par les œuvres de colonies de vacances : dans un cas, on recherche surtout l'amélioration intellectuelle du jeune écolier, dans l'autre, au contraire, c'est plutôt son amélioration physique que l'on a en vue, associée naturellement aussi avec la précédente.

En règle générale, c'est au mois d'août que fonctionnent nos colonies de vacances. Les journées sont chaudes, mais déjà sans excès, rarement pluvieuses ; c'est le moment où la campagne est encore belle de ses moissons dorées et de la verdure de ses prés. Les soirées ne sont pas encore fraîches, et le magnifique firmament constellé d'étoiles, à la fin d'une de ces journées d'un été déjà au déclin, fait rêver les enfants contemplant tous ces mondes inconnus, si lointains, à l'immensité de la nature, en face de laquelle la créature humaine est bien peu de choses : un misérable atome perdu dans l'infini !

Voici quelles sont les durées du séjour à la campagne adoptées par nos œuvres lorraines :

Meurthe-et-Moselle	{	Colonie protestante : 33 jours.
		Colonie Le Monnier : 30 jours.
		Colonie israélite : 37 jours.
		Colonie municipale : 30 jours, puis 22 jours.
		Colonie Berger-Levrault : 33 jours.
	{	Colonie de Sion : 22 jours.

Meuse : Œuvre Meusienne : 35 jours.

Vosges : Œuvre Vosgienne : 30 jours.

Mais le séjour à la colonie est sur le point de prendre fin. Une dernière fois encore, on regarde la maison hospitalière, avec la grande cour de ferme, où l'on a été si heureux. On dit adieu, le cœur gros, à tous ces lieux familiers, où l'on a passé de si bonnes vacances et où l'on a pris des forces nouvelles...

Rentrés dans leur famille, à la ville, nos colons parleront longtemps de leur agréable séjour à la campagne : il sera un souvenir durable pour eux et ils garderont une profonde reconnaissance à toutes les personnes charitables, dont l'obole généreuse leur a permis de retrouver la santé et leur a procuré aussi tant de joie : éclair de bonheur d'un jour dans leur triste vie de brume de futurs ouvriers de la ville !





TROISIÈME PARTIE

RÉSULTATS

CHAPITRE PREMIER

CE QUE PENSENT LES COLONS ET LEURS PARENTS DES RÉSULTATS

Nous laissons la parole aux intéressés eux-mêmes avec ces quelques lettres touchantes de naïveté, qui sont bien le reflet de leur âme enfantine. Le style et l'orthographe n'en sont peut-être pas très orthodoxes, mais elles ont le mérite de

la bonne foi et de la sincérité. En parlant de semblables lettres, un conférencier éminent doublé d'un chroniqueur distingué, disait : « Ne vous scandalisez pas de cette orthographe, c'est un effet du plein air et du lyrisme. M. de Lamartine et tous les grands lyriques ont toujours professé pour l'orthographe vulgaire un dédain qui était un des signes de leur inspiration »

Ces lettres nous ont été communiquées très obligeamment par M. le Docteur Ficatier, président de l'œuvre meusienne, et auquel elles étaient adressées :

R. G. écrit :

« Je suis tellement heureuse dans cette bonne maison que vous m'avez placée, que je viens vous remercier de tout mon cœur, puis aussi de m'avoir accepté pour venir dans ces beaux pays ; je vous aimerez toujours beaucoup et puis quand je reviendrais, en allant vous montrer comme je suis plus grasse, je vous direz comme j'étais bien, et les bontés que toutes ses bonnes personnes ont pour moi ; encore une fois un bien gros merci. Je vous embrasse bien fort. Une petite fille reconnaissante. »

Une autre, L. C., s'exprime ainsi :

« Je vous écris ces quelques mots pour vous remercier d'avoir bien voulu m'envoyer dans les Vosges, car je me sens bien, je suis chez de très bonnes personnes, je mange bien mieux que chez nous. Nous sommes allées nous promener dans la montagne, avec la maîtresse d'école de Xonrupt, elle est très bonne pour nous. Nous avons été voir le lac de Longemer, il est très beau. Enfin nous sommes très bien et nous espérons en garder un très bon souvenir. Je ne trouve plus rien à vous dire pour le moment, qu'à vous remercier et vous présenter mes hommages les plus sincères. — P. S. : j'avais oublié de vous dire que j'avais été pesée et que j'ai augmentée de 3 livres. »

Une autre enfin, T. S., écrit :

« Je vous écris ces quelques mots pour vous remercier de tous les biens que nous avons en ce moment, on s'amuse bien, on

joue beaucoup, on se promène, le dimanche, on va à la messe, l'après-midi on va promener dans les sapins. Les autres jours on va aux brimbelles l'avant-midi, et l'après-midi on va promener avec Mademoiselle C... Nous prenons le goûter, et nous rentrons vers 6 heures. Madame T... va tirer le lait, elle nous en fait cuire et nous mangeons de la soupe aux choux, et puis nous allons nous coucher. Quand il pleut comme aujourd'hui, nous jouons au jeu de l'oie et nous chantons ensemble avec Henriette, Germaine, Suzanne, on rigole beaucoup. Je termine ma lettre en vous embrassant de tout mon cœur. »

Voici encore une autre lettre, cette fois écrite par un père de famille, à M. Le Monnier, président d'une œuvre de colonies scolaires de Nancy :

« Je profite de la rentrée des écoles, pour vous remercier avec un réel plaisir des soins que vous avez donnés à mon fils, qui ont contribué à fortifier sa santé et sa constitution délicate. En effet, je le regarde, et lui trouve une figure bien remplie et un air hardi que la santé donne ; tel un petit coq qui se redresse sur ses ergots. Je suis fier de venir remercier par votre intermédiaire les personnes qui ont contribué au développement de cette œuvre et surtout les fondateurs, dignes émules de Raspail. Les pères de famille vous aimeront et ne vous oublieront pas. »

CHAPITRE DEUXIÈME

RÉSULTATS IMMÉDIATS

Il importe maintenant de montrer combien les enfants profitent de leur séjour à la campagne. C'est en nous appuyant sur les statistiques nombreuses de nos œuvres lorraines, qui nous ont été fournies avec beaucoup de complaisance, que nous pouvons affirmer ici que véritablement nos colonies scolaires de vacances ne sont pas seulement une conception utopiste d'esprits généreux et humanitaires, qui au nom des grands principes d'égalité et du droit aux vacances au grand air, pour tous les écoliers, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, ont pu réaliser leurs idées et les faire entrer dans le domaine pratique, mais elles sont aussi quelque chose de plus, elles sont un agent très important de défense dans la lutte engagée contre la mortalité infantile, et sont de puissants appoints pour redonner la santé aux enfants malingres et chétifs de nos écoles.

Au moment où nous commençons notre travail, un jour que nous rendions visite aux présidents de différentes œuvres lorraines et que nous leur demandions de vouloir bien nous confier les documents nécessaires pour mener à bonne fin l'exposé que nous désirions entre-

prendre, un d'entre eux nous disait au sujet de la partie médicale de l'œuvre, en regrettant de ne pouvoir pas nous fournir tous les renseignements désirables : « Que voulez-vous ? quand l'enfant se porte bien, on ne fait plus appel au médecin ».

Qu'on ne soit donc pas surpris, à la lecture des statistiques qui vont suivre, de constater l'absence de certains éléments d'appréciation de l'état général des jeunes sujets.

Il est des mesures qui sont communes à toutes les œuvres, et nous ne croyons pas manquer à la vérité en affirmant que, dans l'ensemble, les résultats obtenus sont absolument identiques.

Nous avons à envisager les trois éléments de mesure suivants, qui sont habituellement les seuls employés : le poids, la taille, le périmètre thoracique.

A) *Poids*. — Toutes les œuvres de colonies scolaires prennent sans exception le poids des enfants, en général deux fois, la veille du départ pour la colonie ou encore le jour de l'arrivée au lieu de destination. Une deuxième pesée est faite la veille du retour au logis paternel. Certaines œuvres procèdent encore d'une façon plus complète (colonie catholique de Sion, par exemple) ; on prend le poids des enfants non seulement à l'arrivée et au départ de la colonie, mais encore à la fin de chaque semaine écoulée. C'est là un excellent procédé, qui permet de suivre pas à pas les progrès accomplis par les enfants, de se rendre un compte exact de leurs gains successifs, et dans le cas de non augmentation de se poser la question de savoir pourquoi l'état reste stationnaire, est-il dû à une cause morbide intime, ou provient-il d'une mauvaise alimentation ? Nous croyons donc qu'il serait bon, pour

toutes les œuvres de colonies de vacances de généraliser l'emploi de ces pesées hebdomadaires, de par les intéressants résultats qu'elles peuvent fournir.

La pesée des enfants est ordinairement faite au moyen de la bascule du commerce, dite de Quintenz. Les différentes œuvres lorraines appliquent sensiblement les mêmes principes. Généralement, les enfants sont pieds nus, revêtus dans certains cas de leur costume habituel, dans d'autres au contraire, ils ne portent que leur chemise. Il est bien entendu que lors de la deuxième pesée, les enfants se trouveront dans les mêmes conditions matérielles, pour éliminer d'avance toute cause d'erreur, due aux vêtements, dans la comparaison des résultats obtenus.

Pour mieux être encore à l'abri de toute influence étrangère, nous proposons en outre que les pesées soient faites à heure fixe, le matin après miction et défécation et avant le premier repas de la journée.

Quels sont les renseignements fournis par les variations de poids du corps ? On a coutume d'admettre qu'elles sont en fonction de l'état actuel du sujet, en faisant entrer en ligne de compte l'âge, puis les divers facteurs normaux : nourriture, forces musculaires, travail effectué, ou au contraire état de repos ; et divers facteurs pathologiques (infection, intoxication, état maladif quel qu'il soit).

En un mot la connaissance des variations du poids du corps permet de se rendre compte des phénomènes de nutrition ou de dénutrition dont l'organisme est le siège. Nous ajouterons aussi des phénomènes de croissance, puisque l'âge intervient aussi dans ces variations comme facteur important.

Indiquons quel est à l'état normal, l'accroissement moyen de poids d'un jeune sujet.

Un savant suédois, Malling Hansen, après de nombreuses recherches sur les élèves d'un pensionnat de son pays, a constaté que le poids des enfants subissait dans l'année trois variations d'augmentation :

Août-Décembre	Augmentation maxima.
Avril-Juillet	— minima.
Janvier-Mars	— intermédiaire.

D'autre part, d'après Gilbert et également Pagliani, l'augmentation normale de poids, se répartirait ainsi, en tenant compte de l'âge, et en faisant état des renseignements cités précédemment, c'est-à-dire en faisant porter les expériences pendant les mois d'accroissement maximum :

Pour un enfant âgé de 8 à 9 ans et pour 2 mois l'accroissement de poids constaté est de 400 gr.

Entre 10 et 11 ans $1/2$ il est encore de 400 gr.

Entre 12 et 13 ans il devient de 700 gr.

Si nous prenons la moyenne, on peut dire que pour les enfants de 8 à 13 ans, l'augmentation de poids est de 500 gr., pour deux mois. Elle sera donc de 250 gr. pour un mois, c'est-à-dire pour un temps équivalent à celui de la durée du séjour à la campagne d'une colonie scolaire.

Ces chiffres sont intéressants à retenir, car ils permettent de répondre victorieusement à l'objection faite que l'accroissement de poids constaté à la suite du séjour à la campagne des colons, n'est qu'un accroissement normal. Nous allons voir dans un instant qu'il n'en est pas ainsi et que l'augmentation obtenue surpasse de beaucoup l'augmentation normale, qui pour un mois, pour des enfants d'âge scolaire, n'est, retenons-le bien, que de 250 gr.

Nous allons passer en revue les résultats donnés par quelques statistiques, prises au hasard, de nos œuvres lorraines.

Colonie scolaire de l'Eglise réformée (55 enfants en moyenne). Son Président, Monsieur le Pasteur Cleisz, nous donne comme augmentation de poids une moyenne de 1 à 3 kil. par enfant, par saison de vacances.

Colonie de Monsieur Le Monnier. — (120 enfants en moyenne).

Voici comme exemple, les gains en poids des fillettes et des garçons pendant les années 1905, 1906, 1908, 1909.

1905			
FILLETES		GARÇONS	
Nombre	Gain en poids	Nombre	Gain en poids
1	3 ^k ,5	1	3 ^k
2	3	3	2,5
6	2,5	1	2,2
11	2	5	2
14	1,5	12	1,5
11	1	13	1
14	0,5	16	0,5
4	néant	9	néant

Soit une moyenne de 1^k,300 et de 1^k environ.

1906

FILLETES		GARÇONS	
Nombre	Gain en poids	Nombre	Gain en poids
1	4 ^k	1	4 ^k
»	»	1	3,5
»	»	1	3
2	2,5	2	2,5
3	2	4	2
13	1,5	13	1,5
19	1	20	1
23	0,5	14	0,5
5	néant	8	néant

Soit une moyenne de 0^k,969 et de 1^k,093.

1908

FILLETES		GARÇONS	
Nombre	Gain en poids	Nombre	Gain en poids
1	3 ^k ,5	»	»
4	3	»	»
1	2,5	»	»
9	2	4	2 ^k
12	1,5	9	1,5
15	1	26	1
11	0,5	11	0,5
1	néant	4	néant

Soit une moyenne de 1^k,37 et de 0^k,98.

1909			
FILLETES		GARÇONS	
Nombre	Gain en poids	Nombre	Gain en poids
2	3 ^k ,5	4	3 ^k ,5
2	3	1	3
6	2,5	»	2,5
10	2	6	2
15	1,5	12	1,5
13	1	17	1
5	0,5	12	0,5
6	Néant	6	Néant

Soit une moyenne de 1^k,45 et de 1^k,08.

Colonie israélite : 30 enfants.

En 1907, Monsieur le Docteur J. Sterne donne une moyenne d'augmentation de poids de 1 kg. 100, pour 30 enfants des deux sexes.

En 1909, comme moyenne pour 31 enfants, nous avons une augmentation de poids de 1 kg. 650. Monsieur le Docteur Sterne dans son rapport annuel constate que ce sont les fillettes arrivées à l'âge de formation qui ont le plus largement bénéficié du séjour à la campagne.

En 1910, l'augmentation moyenne de poids pour 30 enfants a été de 1 kg. 400.

Colonie municipale de Nancy : 200 enfants.

Augmentation moyenne de poids :

ANNÉES	FILLETES	GARÇONS
1907	0 ^k ,960	0 ^k ,800
1908	1,300	1,150
1909	1,100	1,250

OEuvre Berger-Levrault : 20 enfants.

Année 1907, augmentation de poids . . . 1^k200

Année 1908, » . . . 1^k100

OEuvre de Sion : 60 enfants.

Année 1910, poids moyen.

AGE	POIDS A L'ARRIVÉE	1 ^e SEMAINE	2 ^e SEMAINE	DÉPART	GAIN
9 ans.	25 ^k ,79	26 ^k ,02	26 ^k ,30	26 ^k ,88	1 ^k ,13
10 ans	26,54	26,24	26,70	27,80	1,26
11 ans.	27,34	27,	28,58	29,27	1,93
12 ans.	33,	32,75	33,50	33,85	0,85
13 ans.	33,96	33,93	34,42	35,22	1,26

OEuvre Meusienne : 115 enfants.

Cette œuvre détient le record comme plus importante augmentation de poids constatée, avec une fillette de 11 ans, qui gagna 7 kg., lors de la saison 1903.

En 1903, augmentation moyenne de poids. 1^k960

En 1905, » 1^k750

En 1906, » 1^k850

En 1909, » 1^k550

En 1910, » 1^k680

OEuvre Vosgienne : 65 enfants.

1907, augmentation de poids.

	Moyenne	Maxima	Minima
Garçons :	1 ^k 053	3 ^k	0 ^k
Filles :	1 ^k 318	5 ^k 100	0 ^k

De véritables lois ont été formulées, tirées de l'examen des résultats obtenus en faisant intervenir l'âge de l'enfant, le sexe, sa plus ou moins grande débilité.

Nous rappelons pour mémoire les conclusions de Monsieur le capitaine Demosay, dans un de ses rapports de l'œuvre stéphanoise des enfants à la montagne.

« 1^o) De deux enfants du même sexe et du même âge, celui qui profite le plus du séjour à la campagne est le moins lourd.

2^o) De deux enfants pris au départ dans les mêmes conditions relatives par rapport à la moyenne des poids de leur âge, celui qui retire le plus de bénéfice de la campagne est, à égalité de sexe, le plus âgé ; à égalité d'âge, la fille.

3^o) D'un garçon et d'une fille pris au départ dans les mêmes conditions relatives par rapport à la moyenne des poids de leur âge :

a) Si l'âge de la fille est inférieur aux trois quarts de l'âge du garçon, c'est le garçon qui profite le plus.

b) Si l'âge de la fille est égal aux trois quarts de l'âge du garçon, tous deux bénéficient également.

c) Si l'âge de la fille est supérieur aux trois quarts de l'âge du garçon, c'est la fille qui profite le plus.

Le même auteur ajoute : « De ces trois propositions, la première nous montre que l'œuvre des enfants, en tant qu'elle s'adresse aux chétifs et aux malingres, n'est pas une œuvre vaine.

Il est démontré que les enfants qui profitent le plus sont ceux qui pésent le moins au départ et par conséquent ceux qui en ont le plus besoin. Le séjour à la campagne ne maintient pas les distances entre les enfants ; il rétablit l'équilibre en enrichissant le plus pauvre, résultat qui n'était pas évident *a priori* et qui est d'une philosophie consolante.

Les deux autres propositions peuvent servir à donner des indications pour l'avenir. Si en effet la pénurie des

ressources ou toute autre cause obligeait à faire une sélection parmi les enfants proposés pour la campagne, il serait peut-être préférable de prendre dans une certaine mesure, ceux qui auraient le plus de chances d'en retirer le plus grand bénéfice. Les deux propositions énoncées donneraient d'utiles renseignements à cet égard. »

B) Taille. — D'après Topinard, cité par Monsieur le Docteur Mirabail (Les colonies scolaires de vacances à Toulouse), la taille est « le résultat de la croissance dans le sens vertical des os qui forment la charpente du membre inférieur, du tronc, du cou et de la tête. Cette croissance n'étant que l'expression de l'excès du mouvement d'assimilation et de renouvellement de la matière calcaire sur celui de désassimilation et de résorption, il est rationnel que l'état de santé ou de maladie, qu'une bonne ou qu'une mauvaise alimentation et tout ce qui concourt aux conditions de la vie ait une influence sur la rapidité d'accroissement de la taille. »

Elle se mesure ordinairement, à l'aide de la toise, le sujet est placé pieds nus sur la plate-forme inférieure de l'instrument. Le résultat est instantanément donné par la lecture de la division de la règle verticale, où s'arrête le curseur, qui fait corps avec la planchette mobile. Un moyen très simple de prendre cette mesure, si l'on ne dispose pas de cet instrument consiste à placer l'enfant pieds nus contre un mur, la tête appuyée contre un livre, ouvert en équerre et dont l'autre tranche est placée contre le mur. On trace un trait au crayon, à l'intersection du mur et de la tranche horizontale du livre. Il ne restera plus qu'à mesurer avec un ruban métrique la distance séparant le trait de crayon du sol.

D'après Malling Hansen, déjà précédemment cité, pour

le poids, l'augmentation de la taille présente les variations suivantes :

Août-Novembre, augmentation minima.

Avril-Juillet » maxima.

Décembre-Mars, » intermédiaire.

Si l'on se reporte aux variations de poids, on constate que la taille augmente d'une façon maxima pendant les mois de l'année où au contraire le poids n'a qu'un accroissement minima. Cette non-concordance entre les moments d'accroissement maxima de la taille et du poids aurait alors un retentissement sur l'accroissement des diamètres transversaux du corps (d'après Malling Hausen).

D'après Gilbert, l'augmentation normale de la taille est la suivante pour deux mois :

Pour des enfants de 8 à 9 ans l'augmentation est de 0^{cm},7.

» 10 à 11 ans 1/2, » 0^{cm},8.

» 12 à 13 ans » 0^{cm}.7.

Soit une moyenne de 0^{cm},74 pour des enfants de 8 à 13 ans et pour 2 mois. En rapportant au temps correspondant à la durée du séjour à la campagne de la colonie de vacances, on trouve 0^{cm},37 d'augmentation normale.

Voyons maintenant quels sont les chiffres fournis par les statistiques des œuvres lorraines qui font prendre cette mensuration des enfants.

OEuvre israélite de Nancy :

Année 1907, moyenne des augmentations de taille : 2^{cm},3.

1909, ————— 2cm. 2.

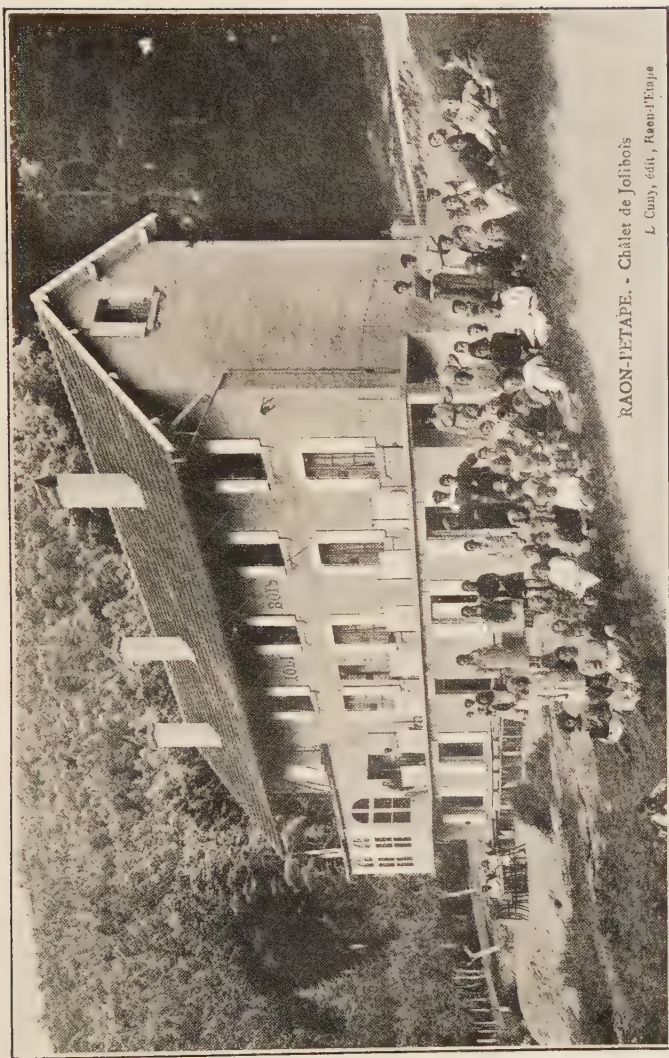
1910, 2cm.2.

OEuvre municipale de Nancy (statistique des garçons) :

Année 1907, augmentation moyenne de taille : 1^{cm},9.

1908, 2cm. 2.

1909, 2cm.



RAON-ET-ETAPPE. - Chalet de Jolibois
L. Cuny, édité, Raon-ET-ETAPPE

Colonie Scolaire de l'Eglise Réformée de Nancy .

OEuvre vosgienne :

	Moyenne	Maxima	Minima
Année 1907, augmen-	garçons : 4 ^{cm} ,6	5 ^{cm} ,2	0 ^{cm} ,5
tation de taille . .	filles : 0 ^{cm} ,51	2 ^{cm} ,	0 ^{cm}

C) *Périmètre thoracique*. — C'est le troisième élément de mesure dont font état certaines œuvres de colonies de vacances pour contrôler les résultats de la cure. Elle s'effectue au moyen d'un ruban métrique. Pour les garçons, la mensuration porte sur le périmètre sus-mamelonnaire, un centimètre au-dessus du mamelon; pour les petites filles, la mesure est prise généralement un peu au-dessus de la pointe de l'appendice xiphoïde. L'enfant se tient debout, les talons réunis, les bras tombant naturellement le long du corps.

Jusqu'à ces dernières années, le périmètre thoracique était considéré comme une mensuration sérieuse et donnant des renseignements précis sur l'état de santé général. Les médecins militaires, lors des opérations des conseils de révision, y attachaient d'après les règlements beaucoup d'importance, et pour être soldats les jeunes conscrits devaient présenter une mensuration thoracique déterminée.

« Les dimensions du thorax, dit Sappey (An. top. I. 349 et cité dans l'Hygiène scolaire, n° 21, 1908), ne sauraient être étudiées avec trop de soin, car on chercherait vainement dans l'économie un appareil où l'énergie de la fonction soit aussi rigoureusement liée au volume des organes. Une poitrine largement développée accuse toujours des poumons volumineux, une respiration puissante, une circulation rapide, une nutrition active, un grand développement des muscles, elle annonce en un mot la plénitude de la vigueur de la vie et la vigueur de la constitution,

heureux privilège qui coïncide avec la saillie et la rondeur des épaules, en sorte qu'aux dimensions de celles-ci, on peut juger au premier coup de l'ampleur du thorax ».

Actuellement, on ne veut plus reconnaître la même valeur à la mesure du périmètre thoracique : on objecte de nombreuses causes d'erreur provenant du sujet lui-même ou de l'opérateur. Parmi les premières, on cite : la saillie des pectoraux, l'abondance du tissu adipeux et la proéminence des sens. En réalité, on n'a guère à en tenir compte chez les enfants de nos colonies. Quant à celles provenant de l'opérateur, elles nous paraissent facilement évitables : car elles portent sur la façon de prendre la mesure et sur les instruments *ad hoc* : en particulier, le ruban métrique qui peut s'allonger, mais on peut remédier à cet inconvénient en se servant de mètres souples entrecroisés.

Le principal grief serait le suivant : le périmètre thoracique est une longueur représentant celle d'une courbe entourant une surface. Suivant que cette courbe affecte des formes différentes, la surface qui y est inscrite varie de dimensions. C'est en partant de ce principe que le Professeur Manuel, de Toulouse (Hygiène scolaire 1904, n° 21), a montré que la surface circonscrite par des périmètres de même longueur peut varier d'un quart ; le thorax peut s'agrandir par simple changement de forme, par allongement d'un de ses diamètres, par exemple, sans que sa circonférence indique la moindre augmentation. Une conséquence de ce fait est donc que deux individus, ayant le même périmètre thoracique peuvent cependant différer comme capacité pulmonaire.

Si on n'accorde à la mesure du périmètre thoracique qu'une valeur relative par elle-même, on reconnaît pourtant qu'elle a une certaine importance, parce qu'elle

permet de donner l'amplitude respiratoire, ou coefficient de respiration, c'est-à-dire la différence des périmètres dans l'inspiration et dans l'expiration.

« *Stat in medio veritas!* » gardons le périmètre thoracique, comme excellent agent permettant de donner notre coefficient de respiration précédent, mais ne lui demandons pas plus que ce qu'il peut nous donner : certains auteurs, en effet, ayant voulu voir en lui le moyen de dépister une tuberculose latente.

Pagliani cite comme augmentation normale du périmètre thoracique les chiffres suivants :

3^{mm} en 2 mois pour des enfants de 12 à 13 ans.

1^{mm} — — — — 10 à 12 ans.

La moyenne est donc de 2^{mm} en deux mois pour des enfants de 10 à 13 ans, et en rapportant toujours à un mois, durée de séjour de nos colonies scolaires à la campagne, la moyenne serait de 1^{mm}.

Voyons comparativement ce que donnent les statistiques de nos œuvres lorraines.

OEuvre israélite de Nancy :

Année 1907, moyenne des augmentations du périmètre thoracique,	1 ^{cm} , 8 ^{mm} .
— 1909, — — — —	1 ^{cm} , 8 ^{mm} .
— 1910, — — — —	1 ^{cm} , 7 ^{mm} .

OEuvre municipale de Nancy :

	Filles	Garçons
Année 1907, augmentation moyenne du périmètre thoracique,	1 ^{cm} , 9	1 ^{cm} , 7.
— 1908, — — — —	1 ^{cm} , 8	1 ^{cm} , 5.
— 1910, — — — —	1 ^{cm} , 8	1 ^{cm} , 7.

OEuvre vosgienne :

	Moyenne	Maxima
Année 1907, augmentation } garçons :	1 ^{cm} , 46	4 ^{cm} , 5.
du périmètre thoracique. { filles :	1 ^{cm} , 80	4 ^{cm} , 5.

CHAPITRE TROISIÈME

RÉSULTATS LOINTAINS PHYSIQUES ET MORAUX

Nous venons de constater des résultats appréciables concernant le poids, la taille, le périmètre thoracique des enfants aussitôt après la cure. Mais est-ce suffisant ? et l'enfant de retour à la ville, dans son milieu plus ou moins sain, va-t-il reperdre bientôt tout ce qu'il a gagné en force ? alors, à quoi bon, dira-t-on, de dépenser des sommes considérables pour obtenir un résultat en somme nul, au bout d'un certain temps.

C'est là malheureusement une opinion qui a cours et qu'on entend exprimer par des contradicteurs sceptiques, quand on parle de colonies de vacances.

D'abord, il importe de bien insister encore sur le but réel que se propose la colonie de vacances.

Guérir la tuberculose, ou ces autres états de profonde déchéance organique, que l'on rencontre si souvent chez les enfants de la classe ouvrière, la colonie scolaire n'a pas cette prétention. Ce serait vraiment trop beau, si un ou deux mois de soleil pouvaient éloigner à jamais de l'enfant, le mal qui le terrasse. La colonie scolaire est le coup de fouet propice donné à certains organismes qui vont faiblir pour leur faire reprendre le dessus. Elle a

pour but de fortifier le terrain, et d'activer par le grand air une réaction salutaire dans ce même organisme.

L'aéronaute qui part en ballon à la conquête de l'air emporte avec lui du lest, à un moment donné l'aérostat ne monte plus, son état est stationnaire, le capitaine jette une certaine quantité de lest au-dessus du bord, et le ballon reprend sa course aérienne. La colonie scolaire agit un peu vis-à-vis de l'enfant comme ce hardi pilote, elle enlève à l'enfant le lest qui entrave sa marche en avant vers la santé meilleure.

La colonie scolaire ne se donne pas comme une panacée universelle, pour tous les maux de l'enfance. Son rôle est beaucoup plus modeste, elle veut simplement déblayer le terrain pour y faire pousser la bonne graine.

Ainsi comprise, quoi d'étonnant alors de pouvoir parler de résultats lointains et durables.

Ne doit-on pas entendre la voix des parents, qui dans les lettres qu'ils adressent à chaque nouvelles vacances, aux présidents des œuvres, sollicitent comme une grande faveur de faire admettre encore une fois leurs enfants à la colonie? Toutes les œuvres, en effet, ne se contentent pas d'accepter les jeunes écoliers une saison, le plus souvent la colonie de vacances est composée pour un bon tiers au moins « d'anciens » c'est-à-dire de jeunes colons ayant séjourné une fois déjà à la campagne. Certains enfants y sont admis trois années de suite, si cet envoi a été reconnu nécessaire par le médecin, lors de la visite de départ.

Par là, on voit que la colonie scolaire est une œuvre de longue haleine, qui suit pas à pas ses jeunes clients, qui s'intéresse à eux et qui ne les abandonne pas dans les progrès qu'ils peuvent accomplir. C'est donc aussi, par ce fait même, moins une œuvre de « vacances », comme

ce nom semblerait l'indiquer, qu'une œuvre de haute portée médicale.

Ne considérera-t-on pas non plus comme sérieux, l'avis exprimé par les maîtres de ces enfants, qui les voient chaque jour et qui sont encore plus que quiconque capables de donner une appréciation juste sur l'état de leurs élèves, colons de la veille. Leurs rapports à l'œuvre contiennent de très intéressantes observations à cet égard.

Les instituteurs et institutrices sont tout étonnés à la rentrée des classes de constater combien ces mêmes enfants, autrefois si peu appliqués, paraissant si gauches dans leur travail, comprenant difficilement ce que le maître ou la maîtresse s'ingéniaient à leur expliquer, sont au contraire devenus attentifs, ont l'esprit ouvert et saisissent très bien la leçon qui leur est faite. Chaque jour, depuis la rentrée, on voit se développer en eux un peu plus de facilités au travail, les progrès sont constants et appréciables. Ces mêmes enfants aussi, dont les journées d'absence pendant l'année scolaire précédente étaient nombreuses, non par paresse, pour faire l'école buissonnière, mais par suite de leur débilité, de leur état maladif continu, qui les accablait, les rendait moroses et leur faisait délaisser le jeu aussi bien que l'étude, ces mêmes enfants sont maintenant très assidus pour se rendre à l'Ecole ; se sentant plus fort physiquement, ils n'éprouvent plus le besoin de s'isoler, il leur faut de l'animation, du mouvement désormais, ils ne veulent plus être les derniers de leur classe, et par leurs efforts soutenus cherchent d'eux-mêmes à rattraper le temps, qu'un mal sourd et tenace leur avait fait perdre.

Attachera-t-on plus d'importance enfin à l'avis formulé par les médecins qui s'occupent de ces colonies scolaires ? Leur conviction profonde à tous est que consacrer son

temps à l'organisation médicale de l'une de ces colonies n'est pas faire œuvre vaine, mais que c'est travailler utilement pour le développement physique et moral de l'enfant.

« L'action salubre de la colonie sur l'organisme de l'enfant n'est pas passagère, écrit le Docteur Calvet, dans son rapport du congrès de Bordeaux. Pour la taille, le retour à la ville est marqué par un fléchissement; l'augmentation se trouve ralentie; le poids peut même subir un recul... Après une ascension rapide de la courbe pendant le mois de vacances, on trouve un palier et l'enfant augmente d'une façon relativement lente pendant l'année suivante. Au prochain départ, le poids ne sera souvent pas beaucoup plus élevé que celui du retour précédent. Nous considérons cependant comme un avantage des colonies scolaires de donner en un mois le gain qui n'aurait été obtenu qu'en une année. C'est une avance prise, une réserve de forces pour la lutte contre la maladie: d'ailleurs, en définitive, le poids moyen se trouve toujours plus relevé par une série de campagnes surtout successives. Si l'on prend, en effet, le poids moyen d'une série d'enfants ayant participé à une ou plusieurs colonies scolaires, on constate qu'il est plus élevé que celui de leurs camarades qui n'ont jamais quitté la ville. »

Non contents, en effet, de contrôler à l'arrivée et au départ de la colonie le poids, la taille, le périmètre thoracique des colons, les médecins estiment que leur rôle ne finit pas là. Ils ne perdent pas de vue tous ces enfants et tous sont unanimes pour déclarer que l'amélioration notée à la fin du séjour à la colonie persiste et n'est que le prélude d'une vie nouvelle de santé pour ces jeunes sujets. Beaucoup d'entre eux sont appelés dans ces intérieurs misérables, où habitent nos colons. Sans étonnement, car ils

sont convaincus de la réalité des résultats, ils constatent que l'hiver entrant dans ces tristes demeures n'entraîne pas avec lui son cortège coutumier : toutes ces bronchites sans fin, tous ces malaises de croissance, ces états grippeux qui frappent sans relâche et qui bien souvent emportent dans leur noir tourbillon de deuil, tous ces pauvres petits êtres chétifs, dont les années d'enfance ne sont qu'une longue suite de misère et de privations. Les enfants devenus plus robustes supportent plus facilement les méfaits de la dure saison. Leurs jeunes poumons se sont rénovés au contact de l'air vivifiant de la campagne, ils sont plus aptes à lutter victorieusement contre les intempéries et offrent plus de résistances aux attaques microbiennes. C'est là la leçon de chaque jour, et chaque année apporte son contingent d'observations nouvelles, toutes identiques, et dont l'ensemble constitue la grande preuve du bienfait médical de la colonie scolaire.

Il est encore un autre résultat que l'on se plaît à lui devoir. Grande dispensatrice de la santé physique, la colonie scolaire se flatte aussi, à juste titre, d'être grande guérisseuse au point de vue moral et social.

Pendant la période de vacances, l'enfant est livré à lui-même, aux hasards de la rue, les parents travaillent et sont assez occupés à gagner le pain quotidien. Nos enfants des écoles de nos grandes villes sont donc libres d'agir complètement à leur guise : on joue entre voisins, entre écoliers d'un même quartier. Qu'il y ait parmi eux un jeune drôle, aux mauvais penchants, sa présence contamine tout ce petit monde, et l'on voit insensiblement tomber dans la débauche des enfants mal conseillés et faibles de caractère. La colonie scolaire, en enlevant ces jeunes garçons ou fillettes à ce milieu oisif des vacances, empêche la déchéance possible de l'enfance hon-

nête, et prête quelquefois malheureusement à écouter par désœuvrement de mauvaises tentations.

Le séjour à la colonie est aussi éminemment moralisateur par lui-même. Les œuvres à caractère confessionnel insistent beaucoup sur ce côté des résultats. Elles cherchent toutes, au nom de leurs religions respectives, à développer et à exalter même, chez les enfants, les sentiments religieux qui sommeillent en eux. Pour ces œuvres, la colonie scolaire est envisagée autant comme œuvre médicale que comme œuvre morale : *Mens sana et religiosa in corpore sano* ! Aussi bien dans les colonies à placement familial, que dans les colonies internat, les surveillants et les surveillantes font d'amicales causeries morales aux enfants et cherchent à les corriger de leurs mauvais penchants.

Lors de son séjour à la colonie, le jeune écolier prendra des habitudes de propreté et d'ordre qu'il conservera de retour chez lui. Ce fait est surtout intéressant pour les petites filles, toutes ménagères déjà actives au foyer familial. La mère, absorbée par le travail toute la journée n'a pas le temps de songer à entretenir son intérieur. C'est l'aînée des petites filles qui est chargée de ce soin, c'est elle qui joue le rôle de la petite mère de famille et qui est appelée à organiser et à surveiller le modeste ménage. Transplantée pendant quelque temps dans ces maisons hospitalières et toujours tenues d'une façon irréprochable de nos paysans lorrains, elle apprendra par l'exemple vu sous ses yeux chaque jour, à mieux faire encore de retour au foyer paternel.

Nos jeunes garçons, en vivant de cette bonne vie simple de leurs hôtes, verront qu'il n'est pas nécessaire pour bien se porter et pour être solide au travail, d'absorber chaque jour de nombreux petits verres pour se donner

des forces. Ils prendront là des leçons de tempérance et de sobriété qui porteront leurs fruits dans la suite.

Le jeune colon chaque jour apprendra à lire dans le livre grand ouvert de la nature : avant leur séjour à la campagne, ils ne connaissaient rien des choses de la terre, pour eux, tout est nouveau et plein d'attraits... Ils prendront goût à cette vie des champs, si différente de leur vie de la ville passée dans des mansardes obscures, ou dans des rues étroites, où l'on étouffe. Ici, c'est le grand air, c'est le soleil qui brille de sa lumineuse clarté sur ces vastes prairies, où coule argentée la rivière où il fait si bon se baigner, ou qui éclaire d'une lumière plus tendre ces belles forêts de pins où l'on est si bien pour dormir au pied des grands arbres. Ici encore, c'est le grand calme de la nature souriante, qui repose l'esprit et qui le berce d'une douceur infinie. Ici enfin, c'est la grande liberté en toutes choses : pas de maîtres, ni d'esclaves, le travail seul commande, à lui seul le paysan obéit. L'enfant de la ville voit se développer ses pensées, s'ouvrir son cœur et son intelligence. La terre l'attire, les gens paraissent si bons. L'enfant veut rester, il veut devenir, lui aussi, un petit paysan : combien de relations ébauchées lors du passage du jeune écolier à la colonie scolaire n'ont-elles pas eu de lendemain ?

Combien d'exemples ne cite-t-on pas de ces jeunes citadins, séduits par leur séjour à la campagne, lorsqu'ils étaient écoliers, qui sont revenus se fixer désormais dans le village qu'ils avaient appris à connaître plus jeunes ! Le retour à la vie des champs ! n'est-ce pas là un des plus beaux fleurons de la couronne de nos colonies scolaires, et à lui seul ne suffirait-il pas pour les faire aimer ?

Les colonies scolaires sont enfin quelque chose de plus encore, et qui les classe au premier rang parmi les

œuvres utiles de notre Démocratie. En vous promenant dans les rues de nos faubourgs ou de nos quartiers ouvriers, n'avez-vous jamais entendu ces lambeaux de phrase, échangés entre deux braves mères de famille, parlant de la santé chancelante de leurs jeunes enfants : « Ah ! si seulement nous pouvions le changer d'air, si nous étions riches ! »

Eh bien ! oui, pauvres mères, on va le faire changer d'air, votre enfant, on va, comme un des fils de ces heureux du jour, le faire profiter lui aussi du soleil qui luit égal pour tout le monde. Confiez-nous votre petit bonhomme, et vous verrez à son retour comme il se trouvera plus fort et plus solide. Venez à nous sans crainte, il ne vous sera rien demandé qu'un peu de reconnaissance peut-être pour les personnes généreuses qui consacrent leur temps et leur argent pour assurer le succès de l'œuvre.

Et l'enfant est revenu fortifié, il raconte à ses parents ravis de le retrouver si bien portant, combien on a été bon pour lui, combien on a cherché à lui faire plaisir et à le faire bien profiter du séjour à la campagne. Et dans ces misérables intérieurs, il y aura désormais un peu moins de haine au cœur contre les favoris de la fortune, qui ont contribué à sauver leur enfant par leurs offrandes généreuses.

Dans ce même ordre d'idées, nous souhaiterions ardemment que chacun de nos établissements secondaires ou primaires supérieurs soit pourvu d'une caisse spéciale destinée aux œuvres de colonies de vacances. Cette caisse serait alimentée par des cotisations très minimales, 0 fr. 10 par semaine par exemple, demandées aux élèves. Ce serait chercher à consolider encore les liens étroits qui doivent exister entre tous les enfants d'une même Patrie !

CHAPITRE QUATRIÈME

CENTRALISATION DES RÉSULTATS : FICHE INDIVIDUELLE MÉDICALE

Toutes nos œuvres établissent chaque année des statistiques donnant le poids, la taille, le périmètre thoracique des enfants admis à la colonie, il serait utile pour mieux se rendre compte encore et plus facilement des résultats obtenus de faire usage pour chaque enfant d'une fiche individuelle médicale, qui selon l'heureuse expression de M. le Docteur Bories, dans son travail sur les colonies scolaires de vacances de la région lyonnaise, ne serait dans le carnet sanitaire scolaire rendu obligatoire, que la feuille répondant au trimestre des vacances.

On a proposé déjà différents modèles pour ces fiches médicales. Quelques-uns sont fort complets certes, mais par cela même trop compliqués et demandant trop de temps à établir.

Nous donnons *ci-contre* le modèle d'une fiche type, à imprimer sur papier un peu fort, très simple à remplir et permettant néanmoins par les renseignements qu'elle contient de se faire très rapidement une idée de l'amélioration physique de l'enfant pendant son séjour à la colonie. Son format serait celui du carnet scolaire sanitaire,

et son incorporation y serait très facilement faite par deux agrafes métalliques.

Dans le paragraphe observations, nous entendons indiquer sous le signe N° le chiffre donné à l'enfant lors de la

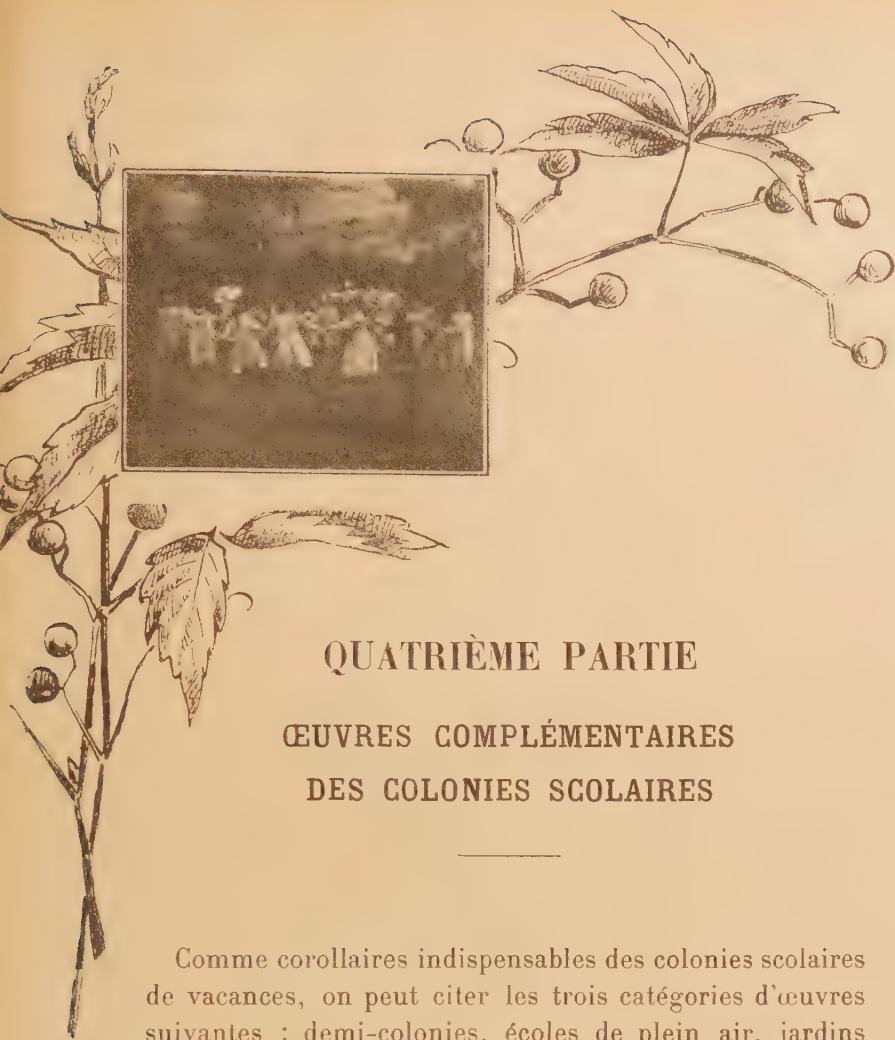
Colonie scolaire de vacances de			
Nom et prénoms de l'enfant :			
Sexe :		Age :	
Adresse des parents :			
École fréquentée :			
Lieu du séjour :		Durée :	
Départ. 1 ^{re} semaine. 2 ^e semaine. 3 ^e semaine. Retour. Gain.			
Poids :			
Départ.		Retour.	
Gain.			
Taille :			
Départ.		Retour.	
Gain.			
Périmètre thoracique		Depart. Retour. Gain. { Inspiration : { Expiration :	
Observations : n° :		état physique :	
		état moral :	
Le Médecin,		Le Président de l'œuvre,	

visite médicale : 3 très utile, 2 utile, 1 peu ou pas utile, 0 impossible (par suite d'une maladie contagieuse existante, de quelque nature soit-elle, gale, teigne, ... par exemple).

Ce renseignement servira pour l'année suivante, lors d'une nouvelle visite, et à laquelle les enfants devront apporter obligatoirement leur livret scolaire sanitaire.

D'autre part comme observation, nous laissons la latitude d'écrire tout ce qui sera utile d'être connu par l'œuvre sur le caractère de l'enfant, sa docilité pendant la durée de la colonie, et également tout ce qui se rapportera à son état physique pendant le même temps : accidents survenus, petites infirmités, ou maladies plus graves ayant nécessité l'appel d'un médecin. — On indiquera également sous cette rubrique dans quel état se trouve l'enfant au retour de la colonie.





QUATRIÈME PARTIE

ŒUVRES COMPLÉMENTAIRES DES COLONIES SCOLAIRES

Comme corollaires indispensables des colonies scolaires de vacances, on peut citer les trois catégories d'œuvres suivantes : demi-colonies, écoles de plein air, jardins d'enfants. Les unes sont indépendantes de l'époque des vacances et fonctionnent pendant l'année : elles sont inspirées par les mêmes principes que les colonies de vacances. Les autres sont destinées à suppléer la colonie de vacances, en s'adressant à tous les enfants des Écoles qui n'ont pu bénéficier, par suite des ressources financières restreintes des œuvres, d'un transplatement à la campagne.

Dans le même ordre d'idées, nous ne voulons pas pas-

ser sous silence l'œuvre si utile de la préservation de l'enfance contre la tuberculose, fondée en 1903 par M. le Professeur Grancher. Cette œuvre n'appartient pas directement à notre région, mais comme elle s'adresse indistinctement à tous les enfants des grandes villes, nous nous croyons autorisé à en dire quelques mots dans cette étude : bien faible hommage, d'ailleurs, à rendre à la mémoire de son fondateur.

CHAPITRE PREMIER

DEMI-COLONIES DE VACANCES

Sous ce titre, il faut comprendre encore deux sortes d'œuvres bien distinctes :

A. — Les premières sont organisées d'après le même système que la colonie de vacances-internat. Elles n'en diffèrent sur ce seul point que les enfants regagnent le domicile paternel, après avoir passé toute la journée sous la surveillance d'institutrices et d'instituteurs qui les réunissent dans un local donné, à proximité de la ville, et de là, leur font faire des promenades à la campagne, si le temps le permet, ou bien s'efforcent de les occuper le plus utilement possible, dans l'établissement en cas de pluie. L'éducation morale et pratique de l'enfant est également l'objet de soins constants, par des causeries, des lectures intéressantes, ou des travaux de couture ou de ménage pour les petites filles.

Nous avons en Lorraine une œuvre rentrant dans cette classe : c'est la colonie du Sacré-Cœur à Nancy, réservée aux petites filles de la classe ouvrière. C'est là une heureuse initiative qui devrait être suivie dans les grandes villes : cette demi-colonie-internat est en quelque sorte une variante d'École ménagère bien comprise de vacances.

La question financière est assez facile à résoudre, car

une installation de ce genre n'entraîne pas de grands frais, puisqu'il y a suppression de la question couchage et du dîner du soir. Le repas de midi est fourni par l'œuvre. La dépense moyenne est d'environ 0 fr. 80 par jour et par enfant.

L'avantage de ces œuvres, par leur côté financier, est la possibilité de réunir beaucoup d'enfants, et de les arracher ainsi au désœuvrement produit par les vacances.

Notre préférence, sans contredit, reste à la véritable colonie de vacances, à la colonie d'exportation, l'enfant dans le cas de demi-colonie, ayant le désavantage de se retrouver le soir, dans le milieu où il vit toute l'année. Pourtant les résultats fournis par les mesures anthropométriques sont appréciables : l'enfant avec ce système a néanmoins pu prendre un bain d'air et de lumière, ce puissant adjuvant de la santé. Au double point de vue, physique et moral, il retire, somme toute, plus d'avantage de ce demi-séjour, en dehors de la ville, que s'il était resté oisif dans la rue malsaine du faubourg.

On ne peut donc qu'encourager la création d'œuvres similaires, surtout dans les grands centres industriels surpeuplés, ne possédant pas d'œuvres de colonies de vacances à ressources suffisantes pour envoyer un grand nombre d'enfants à la campagne.

B. — Une deuxième catégorie de demi-colonies de vacances comprend les œuvres, que nous avons eu l'occasion de désigner déjà sous le nom de promenades scolaires, lors des monographies que nous en avons faites. Elles sont dues à l'initiative municipale ou privée : dans notre région, ce sont : à Nancy, l'œuvre municipale de promenades de vacances et à Bar-le-Duc, l'œuvre de M. le Docteur Ficatier.

Les enfants, garçons et fillettes, se rendent le matin de bonne heure à un rendez-vous fixé, soit à l'Ecole qu'ils fréquentaient pendant l'année scolaire, soit dans la cour d'une gare de chemin de fer (Bar-le-Duc), et de là partent en excursions dans des endroits bien situés en pleine campagne, loin de l'air vicié de la ville. Le retour a lieu à la ville pour midi : un jour par semaine, le jeudi, les enfants passent la journée complètement à la campagne. La dépense est encore plus insignifiante que pour les œuvres précédentes : 0 fr. 20 à 0 fr. 30 par enfant et par jour.

Aux environs des grandes villes, on peut aisément trouver des lieux de promenades agréables et de jolis coins de verdure, où tout à leur aise, les enfants pourront prendre leurs ébats.

En Belgique, les municipalités de certaines grandes villes ont organisé des « terrains de jeux », à quelque distance du centre urbain. Tous les jours, les enfants des écoles s'y rendent en grand nombre, ils sont là chez eux et profitent amplement de cette vie au grand air. On ne peut qu'applaudir sans réserve au développement de ces œuvres de promenades de vacances ou de jeux au grand air, qui rendent dans leur ensemble de très utiles services à la santé des enfants des grandes villes.

On ajoute en leur faveur un argument de plus, et qui mérite d'être signalé. On a dit qu'à tout prendre ces œuvres étaient une source de bénéfices certains pour le budget des hôpitaux des grands centres.

« Rien ne serait moins onéreux, dit M. le Professeur Landouzy, que d'organiser ces demi-colonies de vacances, étant donné le but poursuivi, les résultats obtenus, car les dépenses en l'espèce deviendraient productives, nos écoliers, se refaisant durant ces jours de manœuvres de

santé, un capital de forces qui rendrait au décuple aux grandes villes les sommes déboursées. On ne sait pas assez combien, ajoute le très distingué Professeur, par quelques journées de courses en plein air, pour nos petits anémiques et scrofuleux, peuvent être évitées de semaines passées à l'hôpital. — On ignore trop encore tout ce que, dans le développement de l'enfance, arrêtent, pervertissent, compromettent l'air vicié, l'immobilité contrainte, la malpropreté. »

CHAPITRE DEUXIÈME

ÉCOLES DE PLEIN AIR

Il y a longtemps déjà, un de nos ministres de l'Instruction publique, à l'esprit poétique, mais qui était en même temps un sage, avait fait paraître une circulaire invitant les Instituteurs et les Institutrices à faire souvent leurs classes en plein air, pendant la saison d'été.

On quittait avec joie l'école maussade et bien triste dans son cadre austère, pour aller s'asseoir sur le vert gazon à l'ombre de grands arbres.

Tel l'enseignement des philosophes de l'ancienne Grèce ! Cette bien heureuse circulaire, nous ne savons pas jusqu'à quel point elle a été appliquée. Est-elle restée dans les cartons de quelques bureaux ! Ou s'est-elle envolée pour le pays des chimères, à la chute des feuilles ? Mystère !

Toujours est-il qu'actuellement en France, nous n'avons en tout et pour tout que deux écoles de plein air organisées par les municipalités de Lyon et de Rouen.

Chez notre voisine de l'Est, ces écoles au grand air, ou écoles de la forêt, fonctionnent avec beaucoup de succès à Charlottenbourg, Mulhouse, Munich, Gladbach, Leipzig.

Il serait à souhaiter que pour une fois ces articles de fabrication étrangère s'importent chez nous, et que l'Ecole de Mulhouse, entr'autres, soit prise comme exemple par notre Lorraine.

Cette « Ecole de la forêt » se trouve au milieu d'une immense propriété au lieu dit « l'Ermitage », aux environs de la ville. Les enfants, cent en moyenne, y sont amenés par le tramway. Il y a là des salles de classe, réfectoire, cuisines, salles de bains. Le jardin est divisé en plates-bandès, cultivées chacune par les enfants entre les heures de classe. Dans ce même jardin, sont placées des chaises longues, où obligatoirement les enfants font la sieste de deux heures à quatre heures. Les jeunes écoliers repartent le soir par le tramway dans leurs familles. — La journée d'enfant coûte environ 0 fr. 70 à la Direction de l'Ecole.

L'idéal serait d'avoir dans chaque ville, deux sortes d'Ecole, des écoles de plein air en été de mars à novembre et des écoles d'hiver à la ville.

Cette création exigerait sans doute de lourds sacrifices pour les finances de nos villes. — Si les ressources budgétaires ne permettent pas de tenter ces essais sur une grande échelle, on pourrait tout au moins pour commencer n'édifier qu'une de ces écoles de plein air pour chaque grand centre urbain. Y seraient admis les enfants de la ville, qui, par leur état général, auraient le plus besoin immédiatement de faire une cure d'air prolongée. En se plaçant sur le terrain pédagogique, nous avons déjà fait remarquer que ces enfants maladifs sont tous des retardataires au point de vue de l'instruction générale. Tous réunis, ils pourraient recevoir là un enseignement spécial qui conviendrait mieux au développement de leur intelligence. Ils seraient mieux suivis, qu'étant isolés

dans le grand nombre de leurs petits camarades plus forts et mieux doués, parce que mieux portants. Nous ne pouvons que faire des vœux sincères pour la mise en pratique prochaine de ce nouveau genre d'enseignement.

CHAPITRE TROISIÈME

JARDINS POUR ENFANTS

Dans nos grandes villes existent actuellement des sociétés de jardins ouvriers. C'est là faire de l'excellente prophylaxie contre la tuberculose et l'alcoolisme. Ces jardins ouvriers sont des œuvres de haute portée sociale ; elles détournent l'ouvrier du cabaret et de ses dangereuses liaisons, elles le font devenir économe lui donnant le goût de la propriété.

Enfermé toute la journée dans des ateliers souvent mal aérés, et quelquefois dépourvus d'hygiène, il aimera lui et sa famille, d'aller retrouver un peu de bien-être à certains moments de la journée, et surtout le dimanche, dans son jardinet.

L'enfant sera utilement associé à cette œuvre : il possédera lui aussi son petit coin de terre et trouvera là une occupation utile et attrayante au grand air. Il s'intéressera à son jardin, l'embellira et prendra des habitudes d'ordre et d'économie sous les yeux paternels. Le bénéfice physique de passer ainsi de bonnes journées en dehors de la ville à se donner de l'exercice sera appréciable et aura une salubre répercussion sur son organisme.



Colonie Scolaire de l'Eglise Réformée de Nancy.

A Dieulouard, un instituteur dévoué a fondé une Mutualité forestière. Les enfants, tous les jeudis, partent pour une colline du voisinage, qu'ils ont entrepris de reboiser. Ils y passent toute la journée et font alterner les jeux avec le travail de la terre.

C'est là une heureuse initiative qu'il importe de noter et d'en féliciter son auteur.

CHAPITRE QUATRIÈME

ŒUVRE DE PRÉSERVATION DE L'ENFANCE

Elle a été fondée en 1903, par M. le Professeur Grancher, qui en bon parrain, l'a dotée généreusement, au moment de sa naissance, d'une somme de cent mille francs.

Voici résumées quelles ont été les idées directrices qui ont décidé sa création :

Quand la tuberculose frappe le père ou la mère dans une famille d'ouvriers, que faut-il faire ? Tâcher de sauver le malade, par tous les moyens possibles, en le soignant à domicile, ou en le faisant admettre dans des hôpitaux ou des sanatoria.

Mais l'enfant, que va-t-on faire pour lui ? le laissera-t-on dans ce logement ouvrier, où l'espace est si étroitement mesuré, l'hygiène et la prophylaxie nulle. L'enfant naît sain, mais est préparé par la misère ambiante à prendre le germe latent de la tuberculose : « Depuis longtemps, écrit le Professeur Grancher dans son exposé de l'œuvre, je suis hanté de cette idée dominante du beau livre de Pasteur, sur les maladies des vers à soie, que pour sauver une race menacée par une maladie contagieuse, le mieux est de *préserver la graine*. »

L'œuvre de préservation de l'enfance aura donc pour but de soustraire l'enfant encore sain, d'une famille tuber-

culeuse, au danger de la contagion, plus que certaine, en l'envoyant à la campagne dans des familles saines.

Ainsi comprise l'œuvre fera du bien d'abord aux enfants : comme preuve entre mille, le Professeur Grancher cite une statistique fournie par l'Assistance publique de Paris concernant les enfants placés à la campagne. « Ces pupilles pris au hasard, dans le milieu social le plus pauvre, le plus misérable, où la tuberculose latente est assurément très fréquente, deviennent robustes à la campagne, et parvenus à l'adolescence fournissent une génération vigoureuse, où la tuberculose ne compte que des unités, 18 pour 20.000. » Veut-on comme terme de comparaison une statistique de la population scolaire du xvi^e arrondissement établie par M. le Professeur Grancher lui-même : sur 896 garçons ou fillettes, on trouve 141 tuberculeux latents ou avérés, soit 15 pour 1000. A la suite d'enquêtes faites à Montpellier, à Agde, cette proportion est de beaucoup dépassée, et dans certaines écoles, nous avons vu citer des chiffres 50 0/0 d'enfants ayant les sommets pulmonaires atteints, ou malingres, ou lymphatiques. A Nancy, d'après une statistique établie par le Docteur J. Sterne (*Revue médicale de l'Est*, 15 janvier 1905), portant sur 740 enfants, et appartenant à deux groupes d'écoles bien distinctes : l'une, boulevard Alsace-Lorraine, située dans un quartier sain, bien aérée ; l'autre rue des Ponts et de l'Equitation, aux maisons mal entretenues, et surpeuplées, nous trouvons les chiffres suivants :

Moyenne du premier quartier, 3,5 0/0

Moyenne du second quartier, 14 0/0

Moyenne globale : garçons, 3 0/0 ; filles, 9 0/0.

L'œuvre sera encore utile aux parents déchargés du souci et du fardeau d'enfants condamnés par la maladie

du père et de la mère à une sorte d'abandon, et enfin au logis, qui sera désencombré et plus facilement habitable.

L'œuvre demande aux parents une légère contribution pour « ne pas rompre le lien familial naturel. » La petite somme réclamée représente le droit de la famille naturelle, sur la famille adoptive. L'œuvre ne sera que l'intermédiaire entre les deux familles.

Les enfants seront donc placés dans des familles saines de la campagne ou dans des orphelinats agricoles tels que celui du Docteur Vauchemer, Cannes. La limite d'âge est de cinq à treize ans. La durée du séjour à la campagne des pupilles de l'œuvre est variable et subordonnée à la durée de la maladie du père ou de la mère « à l'assainissement du foyer, à la reconstitution de ce même foyer, à l'état de salubrité ».

Chaque enfant coûte 300 à 350 fr. par an d'entretien à l'œuvre. Elle vit par des cotisations annuelles et des donations. Les personnes charitables peuvent souscrire pour un enfant déterminé, elles suivront le développement graduel des forces de ce jeune être sauvé de la contagion et de la misère, et auront sous les yeux les résultats de leurs bienfaits sous une forme vivante.

L'œuvre de préservation de l'enfance a survécu au professeur Grancher ; sa veuve n'a pas voulu que les idées généreuses de son mari, si bien mises en pratique, viennent à disparaître avec lui. Par ses généreuses libéralités, elle assure la continuation de l'œuvre entreprise, et dont elle est restée l'âme.

CONCLUSION

Arrivé au terme de ce modeste travail, c'est une pensée consolante qui nous vient à l'esprit et que nous voudrions faire partager, plus de 900 enfants répartis dans nos différentes œuvres lorraines profitent à chaque vacance des bienfaits d'un séjour dans les Vosges. Ils reviennent à la maison paternelle avec une fraîcheur de sentiments et une force morale qui n'a d'égal que l'accroissement des forces de leur corps.

Est-ce suffisant, quant au nombre de ces enfants ? Nous avons foi en l'avenir, nous espérons fermement voir prendre chaque année une extension nouvelle à chacune de nos œuvres lorraines.

Que des appels pressants soient adressés au public, qu'on lui fasse comprendre que dans la lutte ouverte contre la tuberculose, les colonies scolaires de vacances constituent la première ligne de défense contre le formidable ennemi, que c'est elle la plus forte et la plus importante, car derrière elle, comme barrière pour arrêter le mal envahisseur, il faudrait compter désormais sur les sanatoria et les hôpitaux. Il importe donc de renforcer de toutes ses forces, cette première ligne de défense et de la rendre infranchissable.

Dans un rapport sur les œuvres de colonies de vacances un éminent savant écrit : « Nous faisons, par les colonies

de vacances, une véritable guerre à l'accroissement d'un prolétariat dégénéré au point de vue physique et intellectuel. Quand les colonies de vacances auront existé pendant vingt ans de suite et avec succès dans nos grandes villes, il y aura sûrement dans les couches inférieures de la population plus de force et de santé, plus de vigueur naturelle et de gaieté. »

Nous voudrions que chaque année, en Lorraine, ce soient deux mille enfants de nos villes qui puissent aller passer leurs vacances à la campagne. Si les ressources financières sont insuffisantes pour réaliser cet effort, développons le plus possible les demi-colonies de vacances ; et dans le courant de l'année, faisons-nous les apôtres de la grande croisade nouvelle, de la préservation de l'enfance : créons des jardins d'enfants, donnons notre obole aux sociétés d'habitations à bon marché, tournons nous enfin vers les pouvoirs publics ; réclamons avec fermeté l'ouverture de ces Ecoles en plein air, de ces promenades scolaires, et luttons courageusement pour faire triompher partout toujours un peu plus l'Hygiène !

Pour terminer, nous adresserons à tous les présidents de nos œuvres lorraines, cet amical conseil :

Vos œuvres sont toutes dirigées avec un talent auquel nous nous plaisons à rendre hommage, les résultats que vous obtenez sont parfaits et dignes d'éloges, mais vous êtes isolés, ne croyez-vous pas qu'il serait bon de vous réunir quelquefois, pour échanger vos impressions, vos idées, vos façons de faire.

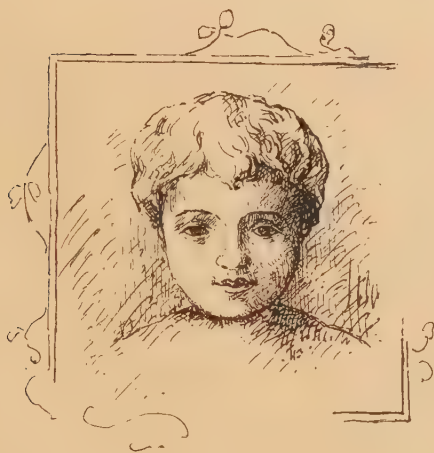
Pourquoi n'y aurait-il pas une Fédération d'œuvres de colonies scolaires de vacances de l'Est très florissante ?

La vogue, aujourd'hui, est aux syndicats, mais il faut bien se dire que, si pendant ces dernières années ils ont pris une si formidable extension, c'est qu'ils venaient à

leur heure et qu'ils répondaient à ce besoin instinctif qu'a tout homme de se sentir les coudes avec son voisin.

Votre syndicat, Messieurs les présidents de nos œuvres lorraines, sera pacifique; vous n'aurez pas à déchaîner de luttes intestines, ni à prendre parti dans des haines malheureuses; vous formerez un bloc compact contre l'ennemi commun qui veut terrasser l'enfant.

En unissant vos initiatives fécondes et généreuses dans ce but, vous remplirez un grand devoir, et vous aurez bien mérité de la Lorraine et de la France !



Vu :

Nancy le 30 juin 1911,

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
P. HAUSHALTER.

Vu :

Nancy, le 30 juin 1911,

LE DOYEN,
GROSS.

Vu et permis d'imprimer :

Nancy, le 5 juillet 1911,

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE,
CH. ADAM,
Correspondant de l'Institut.

BIBLIOGRAPHIE

Association pour le développement des colonies de vacances.
— Rapport de l'exercice 1907.

ANDRÉ. — OEuvre de voyages scolaires. — Reims 1904.

D^r ARTAUD. — La lutte contre la Tuberculose. — Saint-Quentin
1901.

D^r BASSO. — Les colonies de vacances. — Thèse Lyon 1905.

D^r BEAUVISAGE. — Les Sociétés d'encouragement aux écoles pri-
maires municipalés et les œuvres de colonies de vacances. —
Lyon 1906.

D^r BRIES. — Colonies de vacances. — Thèse Lyon 1906.

BONNARD. — La santé par le grand air. — Paris 1905.

Prof. BROUARDEL. — Lutte contre la Tuberculose. — 1901.

D^r BRUNAUD. — L'œuvre stéphanoise des enfants à la montagne.
— Thèse Montpellier 1905.

Bulletin de l'œuvre des voyages scolaires.

D^r CAUSSIN. — La tuberculose et les mutualistes à Paris. — 1904.

CANIEN. — Rapport sur les colonies de vacances. — Congrès
d'hygiène sociale de Montpellier. — 1905.

DEHAN et LEROUX. — La lutte antituberculeuse en France. —
1906.

DELPÉRIER. — Les colonies de vacances. — Paris 1908.

D^r DESDOUITY. — Les colonies de vacances — Thèse Paris 1906.

Prof. DIEULAFOY. — Pathologie interne.

D^r DUROJOY. — La tuberculose au village. — Paris 1903.

D^r FICATIER. — Gérardmer cure d'air, article paru dans Gérard-
mer-Saison. — 1904.

- Mme FRANK-PUAUX. — Congrès international des colonies de vacances de Bordeaux 1906. — Rapport et statistique.
- Mme FRANK-PUAUX. — Rapport sur l'œuvre des colonies de vacances de la Chaussée du Maine. — Paris 1909.
- Mlle GÉHIN. — Les colonies scolaires de vacances, in *Revue Pédagogique*. — 1908.
- GIBON. — Colonies de vacances. — Compte-rendu du Congrès national de Paris. — 1910.
- GIBON. — Congrès national des colonies de vacances. — 1910. Rapports.
- Prof. GRANCHER. — Traité des maladies de l'enfance.
- Prof. GRANCHER. — Œuvre de la Préservation de l'enfance contre la tuberculose in « *Lutte Antituberculeuse* », 31 octobre 1903.
- Hygiène scolaire — D^r A. MATHIEU. — Les Ecoles de plein air. — 1908.
- Hygiène scolaire. — D^r CAYLA. — Promenades et excursions scolaires 1908.
- Hygiène scolaire. — Congrès international d'hygiène scolaire de Londres. — 1907.
- Hygiène scolaire. — Les livrets sanitaires et les fiches de santé individuelles.
- Hygiène scolaire. — D^r DINET. — La mensuration thoracique, chez l'enfant. — 1906.
- Hygiène scolaire. — D^{rs} VARIOT et CHAUMET. — Les mesures de croissance chez l'enfant. — 1906.
- Jardins ouvriers et jardins scolaires, in *Lutte antituberculeuse*. 1904.
- LEGENDRE. — L'alimentation des écoliers. — Paris 1908.
- D^r LERICHE. — La débilité de l'enfance. Ses causes. Le remède. — Paris 1902.
- Prof. LANDOUZY. — La défense contre la tuberculose. — 1901.
- Ligue meusienne contre la tuberculose. — Comptes-rendus.
- Mémoires et documents scolaires. — Les Colonies scolaires, par le pasteur Bion.
- D^r MOULINÉRY. — Coopération des œuvres sociales à la lutte contre la tuberculose. — Toulon 1904.

D^r MONTERUIS. — Les bains d'air, de lumière et de soleil. — Paris, 1904.

D^r MIRABAIL. — Les colonies scolaires de vacances à Toulousé. — Thèse Toulouse 1904.

Œuvre catholique de vacances à la campagne de Saint-Etienne. — Rapports.

Œuvre stéphanoise des enfants à la montagne du pasteur Comte. — Rapports.

Œuvre des colonies des vacances de Sion et du Sacré-Cœur de Nancy. — Rapports.

RENAULD et LOMBARD. — Œuvre des Colonies de vacances de Nancy. — Rapports in l'Union de la Jeunesse laïque.

Revue moderne. — Œuvre post-scolaire dans les Vosges. — 25 mai 1911.

Revue de l'Œuvre « L'enfant à la montagne ». — Paris 1910.

D^r SAUVET. — Importance du terrain de l'évolution de la tuberculose. — Thèse Bordeaux 1905.

D^r STERNE. — Tuberculose dans les écoles maternelles de Nancy, in Revue médicale de l'Est. — 1905.

D^r TABARY. — Lutte contre la Tuberculose dans la classe ouvrière. — Paris 1900.

MAX TURMANN. — En plein air.

TOPPFER. — Voyages en zig-zag. — Paris, 1843.

Presse régionale :

Echo de l'Est. — Collection du Journal.

Étoile de l'Est. — — —

Impartial de l'Est. — — —

Républicain de l'Est. — — —

Réveil de la Meuse. — — —



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
 PREMIÈRE PARTIE. — Monographie des œuvres de colonies scolaires lorraines :	
CHAPITRE PREMIER. — Leur origine.	9
CHAPITRE DEUXIÈME. — Meurthe-et-Moselle :	
Colonie de vacances de l'Eglise réformée de Nancy. .	15
Œuvre des colonies scolaires de vacances de M. le Prof. Le Monnier	19
Œuvre israélite des colonies de vacances.	24
Œuvre municipale des colonies de vacances de Nancy.	29
Classes de vacances de Nancy	33
Colonie de vacances de l'Imprimerie Berger-Levrault.	36
Œuvres catholiques des colonies de vacances de Nancy (œuvre du Sacré-Cœur, colonie scolaire de vacances de Sion)	39
CHAPITRE TROISIÈME. — Meuse : Œuvre meusienne des colonies de vacances. — Demi-colonie de vacances de Bar-le-Duc.	45
CHAPITRE QUATRIÈME. — Vosges : Œuvre vosgienne des colonies de vacances.	52
 DEUXIÈME PARTIE. — Organisation matérielle et fonctionnement des œuvres de colonies scolaires de vacances	
CHAPITRE PREMIER. — Choix des enfants.	55
CHAPITRE DEUXIÈME. — Trousseau	64

CHAPITRE TROISIÈME. — Prescriptions avant le départ . .	67
CHAPITRE QUATRIÈME. — Voyage	69
CHAPITRE CINQUIÈME. — Colonie à placement familial . .	71
CHAPITRE SIXIÈME. — Colonie-internat.	77
CHAPITRE SEPTIÈME. — Comparaison entre les deux modes de placement	83
CHAPITRE HUITIÈME. — Quelle sorte de placement adopter?	89
CHAPITRE NEUVIÈME. — Durée. Retour.	91
 TROISIÈME PARTIE. — Résultats :	
CHAPITRE PREMIER. — Ce que pensent les colons et leurs parents des résultats.	95
CHAPITRE DEUXIÈME. — Résultats immédiats	98
A. poids	99
B. taille	107
C. périmètre thoracique	109
CHAPITRE TROISIÈME. — Résultats lointains, physiques et moraux	112
CHAPITRE QUATRIÈME. — Centralisation des résultats. — Fiche individuelle médicale.	120
 QUATRIÈME PARTIE. — Œuvres complémentaires des colonies scolaires de vacances	
CHAPITRE PREMIER. — Demi-colonies de vacances. . . .	125
CHAPITRE DEUXIÈME. — Ecoles de plein air.	129
CHAPITRE TROISIÈME. — Jardins pour enfants	132
CHAPITRE QUATRIÈME. — Œuvre de préservation de l'en- fance	134
CONCLUSION	137
BIBLIOGRAPHIE	141

SERMENT

En présence des maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples, je promets et je jure, au nom de l'Être Suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime, si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque !
